IMAGES



CAVALIERE ROUGE

25 millièmes
En PALESTINE 30 mils
En SYRIE & LIBAN 30 piastres

L'HEBDOMADAIRE DE L'ACTUALITE

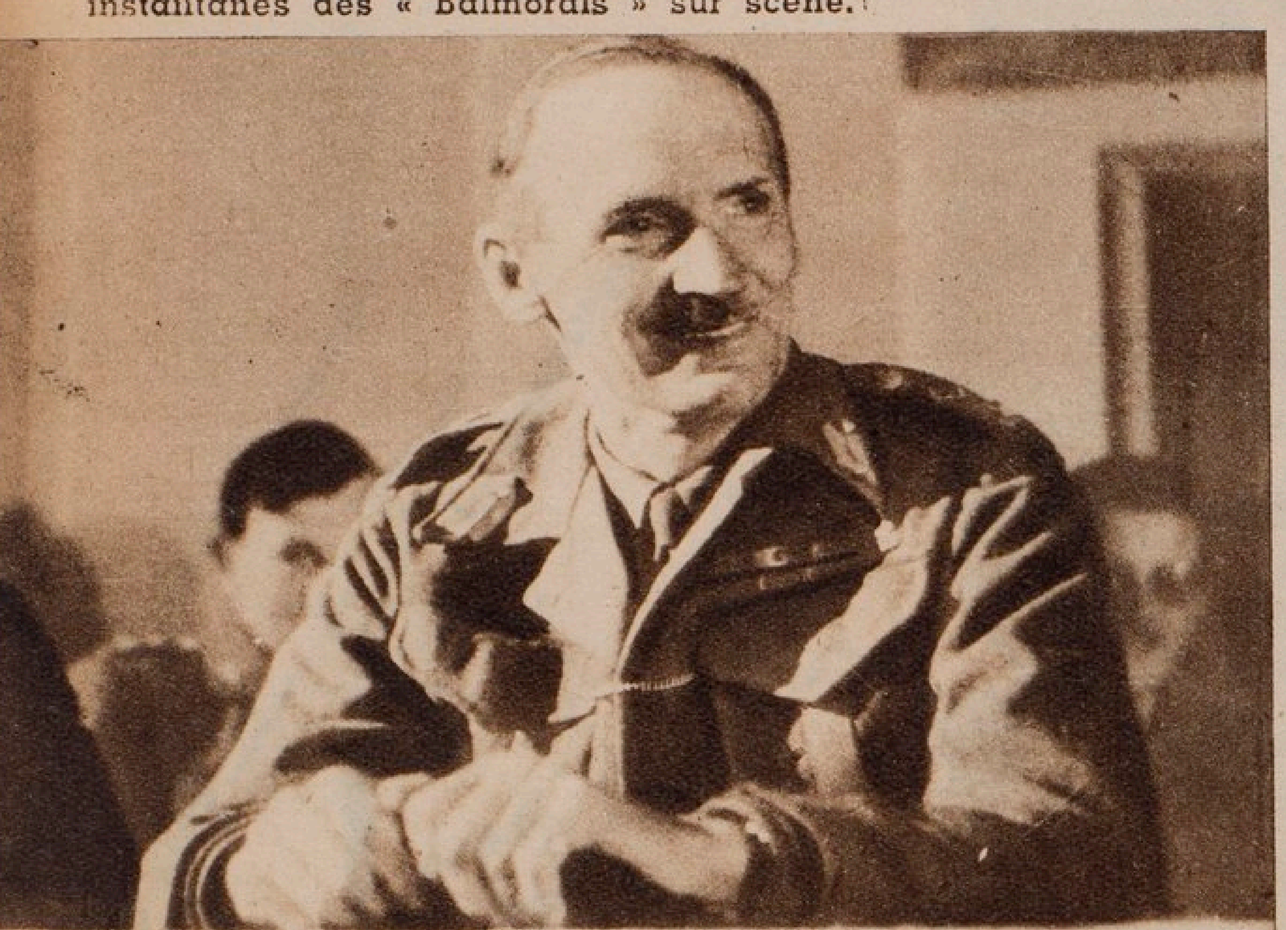
No. 703 — LE CAIRE (EGYPTE)
28 FEVRIER 1943



Une sémillante prima donna personnifiée par un caporal.

MONTGOMERY AU THEATRE

Une troupe d'acteurs anglais suit les soldats de la Huitième Armée à travers ses déplacements dans le désert. Cette troupe est connue sous le nom de « Balmorals » et fait, comme de juste, la joie des militaires. Plusieurs représentations furent données avant l'offensive d'El Alamein et deux autres eurent lieu à Tripoli le 27 et le 30 janvier à la suite de l'entrée victorieuse des troupes britanniques dans la capitale libyenne. Voici quelques instantanés des « Balmorals » sur scène.



Le général Montgomery ne cache pas sa bonne humeur devant les exhibitions des « Balmorals » quelque part dans le M.-O.



Le sergent Barker interprète un personnage de caractère.

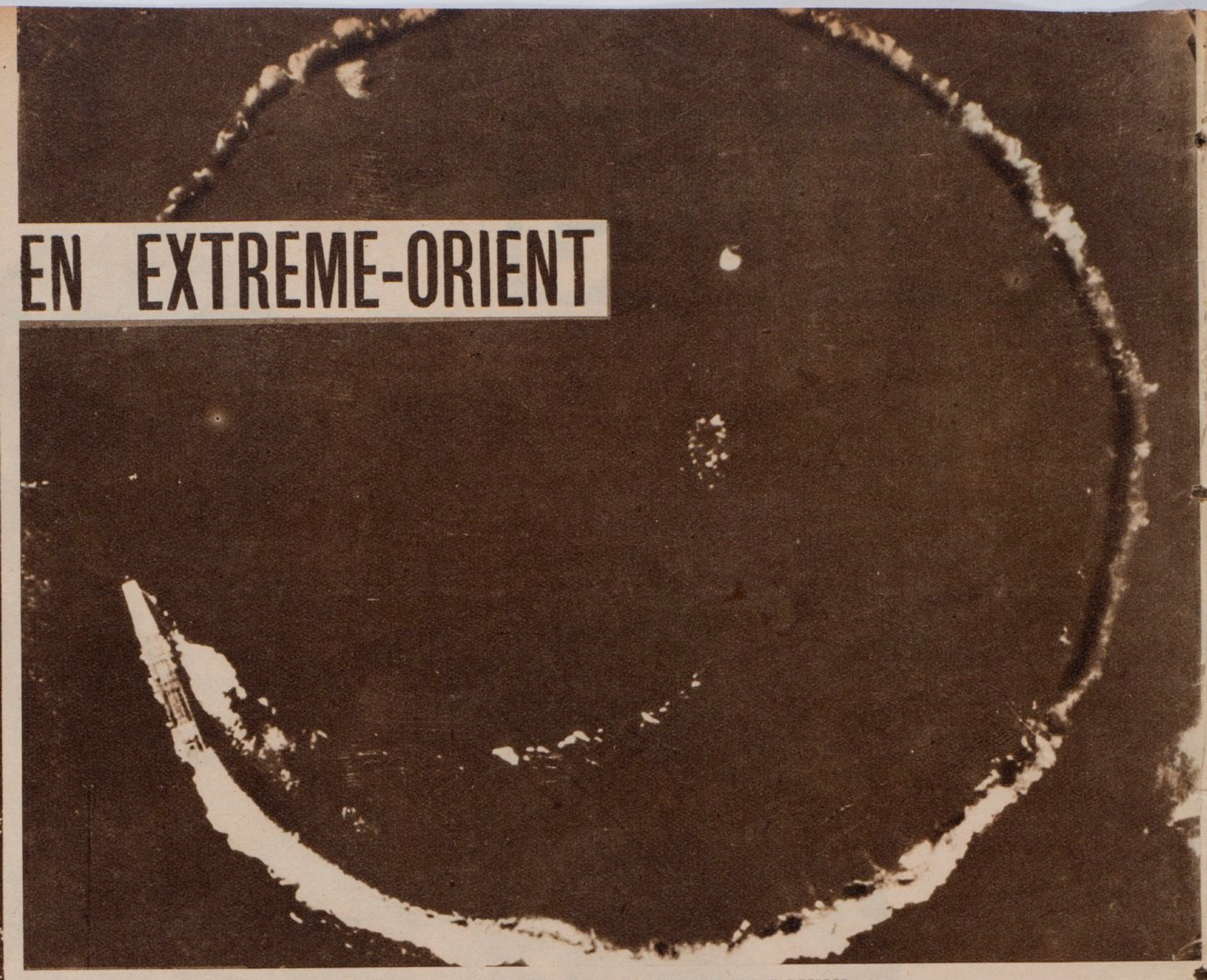


Un membre de la troupe, appelé à jouer le rôle de l'héroïne, se prépare à mettre sa perruque blonde.

Une scène typique d'un spectacle donné par la troupe.



EN EXTREME-ORIENT



UN PORTE-AVIONS NIPPON POURSUIVI

En vue d'échapper aux bombes qui pleuvent autour de lui, un porte-avions japonais décrit un cercle complet. Mais son sort est décidé, et il ira rejoindre au fond de la mer trois autres porte-avions nippons perdus avec lui au cours de la bataille de Midway. Celle-ci consacra la suprématie navale des Etats-Unis.



DÉTENTE

A bord de ce porte-avions, opérant dans la zone des îles Salomon, les membres de l'équipage prennent quelques instants de repos bien mérité.



LE TORPILLAGE D'UN NAVIRE JAPONAIS

Des bombardiers américains attaquent et coulent un navire de transport japonais au large de l'île de la Nouvelle-Angleterre. Malgré le camouflage du navire que l'on avait recouvert de palmiers et de feuillages (ci-dessous), les aviateurs ont pu atteindre leur cible. Des gerbes blanches indiquent l'emplacement des bombes américaines tombées près du transport alors que celui-ci, atteint par un coup direct, va disparaître sous les flots (ci-dessus).



MUNITIONS EN NOUVELLE-GUINÉE

En pleine forêt, des munitions sont transportées vers les premières lignes. On remarquera les bandes de cartouches pendues aux arbres.



L'ECRAN DE LA SEMAINE

L'Inde
DANS LA GUERRE

Au moment où le jeûne de Gandhi attire l'attention sur l'Inde, il n'est pas sans intérêt de rappeler le rôle important joué par le peuple et l'armée hindous dans la guerre actuelle.

En Egypte, plus qu'en toute autre contrée du monde, on a pu apprécier la valeur des troupes hindoues et le soutien providentiel qu'elles ont apporté aux heures les plus dures de la bataille. Nos lecteurs s'associeront volontiers à ce magnifique hommage que leur rendait récemment le général Sir Archibald Wavell, commandant en chef des Indes : « Les hommes qui ont enfoncé les lignes italiennes à Sidi-Barrani, qui ont enlevé les hauteurs de Keren et d'Amba-Alagi, qui ont pris Damas, qui ont combattu en arrière-garde en Malaisie, qui ont soutenu sans broncher les assauts de Rommel et qui maintenant forment une partie de l'armée qui s'engage au cœur de la Tripolitaine (aujourd'hui en Tunisie), les hommes qui aujourd'hui protègent l'Inde sur tous les fronts, les hommes de toute caste et de toute religion qui combattent fraternellement, côte à côte, voilà les défenseurs de l'Inde en danger... les vrais représentants de la nation hindoue. »

Cependant, si le civil réalise l'importance de l'aide militaire de l'Inde, peu de personnes, par contre, se rendent compte de l'effort de guerre fourni par ce pays. Cet effort est pourtant considérable comme le prouveront les quelques chiffres suivants :

Au milieu de 1942, la production sidérurgique atteignit un million et quart de tonnes par an.

Pendant la première année de guerre, l'Inde exécuta des commandes pour une valeur de 8.000.000 de roupies. A la seconde année, elles dépassèrent 17.000.000 Rs pour atteindre aujourd'hui 45.000.000 Rs.

Dans le domaine des munitions, la production actuelle dépasse de beaucoup celle d'avant-guerre ; six fois plus de fusils, huit fois plus de mitrailleuses, dix fois plus de baïonnettes, vingt-quatre fois plus de munitions pour canons et neuf fois plus de canons et de canons montés sont aujourd'hui fournis par les usines de l'Inde. 70.000.000 Rs ont été dépensées dans ce but et l'on prévoit même un budget de 160.000.000 Rs. De nouveaux canons de types variés, d'obus perforants et des explosifs de grande puissance tels que les T.N.T. sont aujourd'hui fabriqués pour la première fois aux Indes.

En un seul mois, dix millions d'uniformes ont été confectionnés et il existe aujourd'hui dix fabriques de vêtements employant environ cent mille ouvriers. La production des chaussures militaires a passé aux Indes de 1 million et quart de paires en 1941 à près de 5 millions. La production des casques atteint 5 millions par an. Quant à la fabrication des étoffes de coton, elle est de près de 1.000.000.000 de mètres.

Mais ce qu'il convient de noter particulièrement, c'est que l'ouvrier hindou s'est révélé capable de fabriquer aujourd'hui les instruments qui exigent une expérience technique consommée, comme par exemple les instruments de médecine dont l'Inde a été capable de fournir près de 80.000 pièces à la Russie.

Ces quelques chiffres donneront une idée de l'effort accompli par les chefs de l'industrie locale et par leurs ouvriers. Et l'on comprend que le vice-roi des Indes, Lord Linlithgow, parlant à la Chambre de Commerce de Calcutta, ait pu manifester la plus vive satisfaction pour les résultats obtenus. « Je suis très profondément reconnaissant, a-t-il déclaré, non seulement à mon département, mais encore à la coopération volontaire que les industries ont généreusement apportée et qui est d'une telle importance. » Dans ces usines travaillent un nombre toujours croissant de femmes — phénomène de grande importance pour l'avenir de l'Inde.

Comme d'autre part le total des Hindous enrégimentés atteint le chiffre imposant de deux millions de soldats — tous volontaires — on voit que s'est accomplie aux Indes une levée en masse de la population au service de la cause des Alliés.

REVUE DES 7 JOURS

Le 23 février, l'armée rouge a célébré le vingt-cinquième anniversaire de sa fondation. A l'occasion de cet anniversaire, Staline a fait d'importantes déclarations sur les pertes infligées aux Allemands au cours de trois mois d'offensive soviétique : celles-ci se chiffrent à plus de 7.000 tanks, 4.000 avions et 17.000 canons. Les pertes en effectifs sont non moins impressionnantes : 112 divisions axistes écrasées, plus de 700.000 hommes tués et de 300.000 prisonniers.

AUX ARMES, ALLEMANDS ! GARE AU DESASTRE !

« Sur le front de Russie, nous avons besoin de nouveaux effectifs. » La voix rauque que nous transmet la radio est celle du lieutenant Kurt Diettmar, officier du génie et porte-parole du haut commandement allemand.

L'hiver dernier, les Russes ont remporté des succès. Cette année, ils marchent de victoire en victoire. Jamais, depuis le commencement de la guerre, un front n'a été aussi énergiquement secoué que la ligne s'étendant de l'océan Arctique à la mer Noire. Et, coup sur coup, les nazis sont obligés d'avouer la perte de positions-clés, de pivots sur lesquels se base tout le système effectif de la Wehrmacht.

— Les Russes nous ont dépassés de loin dans l'art de faire emploi, à bon escient, de leurs réserves humaines... Cette année, leurs poussées sont plus concentrées, plus profondes, plus dangereuses que l'année dernière.

Diettmar a recours à l'histoire pour donner un poids à ses arguments : « Frédéric le Grand a dit : « Lorsque le déséquilibre des forces en présence est trop grand, la victoire peut échapper même aux troupes les plus vaillantes »... Aucun doute ne peut exister quant à l'étendue de l'actuelle offensive soviétique. » Et le lieutenant général de conclure son exposé par une promesse fort peu encourageante pour les Allemands : « Nous avions besoin d'hommes et d'ouvriers pour tenir les pays occupés et pour procéder à la réorganisation économique de l'Europe. C'est pour cette raison que nous avons maintenu un nombre inférieur de soldats sur le front. Mais cette lacune a été comblée. Le peuple allemand sera heureux d'apprendre que des mesures efficaces sont sur le point d'être prises. »

DES BRAS POUR L'INDUSTRIE

Le problème des effectifs n'est pas le seul cauchemar des dirigeants militaires allemands. Son acuité est ressentie dans tous les domaines de la vie du Reich en guerre. Malgré l'apport de 6 millions de travailleurs étrangers, qui peinent dans les usines et les champs de l'Allemagne, la crise de la main-d'œuvre se fait ressentir de manière aiguë en Europe. Elle affecte non seulement les champs de bataille, mais aussi l'effort vital de la production.

Dans tous les pays occupés, le recrutement forcé des travailleurs bat son plein. De Belgique, des trains chargés d'ouvriers sont quotidiennement dirigés vers le Reich. En France, en Hollande, en Bulgarie, les autorités d'occupation, talonnées par Berlin, avancent continuellement des demandes d'effectifs de plus en plus pressantes. Dans le Reich, les heures de travail atteignent un maximum : 60 et parfois 78 heures. Paul Hagen, dans son ouvrage fortement documenté sur l'Allemagne : « Est-ce que l'Allemagne s'effondrera ? » écrit : « La pénurie de main-d'œuvre est devenue l'un des problèmes les plus désespérants en Allemagne... Cette question n'a pas été résolue, et ne peut pas l'être pour des raisons qui échappent à la volonté des dirigeants nazis. Toutes les mesures adoptées en vue de sa solution n'ont fait qu'aggraver la situation. »

LES SATELLITES CRAIGNENT L'ORAGE

L'idée que l'Allemagne peut perdre cette guerre a jeté une perturbation profonde au sein des populations des pays satellites de l'Axe, et a provoqué une recrudescence d'actes de révolte et de sabotage dans les pays balkaniques placés sous le joug nazi.

● En HONGRIE, un front national anti-nazi a été créé : il comprend tous les partis d'opposition, réunis par le programme commun : « Gagner notre indépendance ». Ce programme comprend en outre les points suivants : cessation immédiate des hostilités et retrait des troupes du front de Russie ; rupture des relations avec l'Axe ; établissement de la liberté d'expression, de la presse et de rassemblement ; abolition des lois antisémites, réformes agraires. Berlin a annoncé que 664 « communistes » ont été arrêtés.

● Vingt-cinq mille arrestations, 36 exécutions, ont suivi une tentative d'insurrection et de révolte menée ouvertement en BULGARIE. Les insurgés étaient « pro-Russes », et nombre d'entre eux « pro-communistes ». Le journal clandestin à tendance communiste « Rabonichesko Delo » est cité fréquemment par la presse suédoise. Des voies ferrées et des postes de police furent attaqués par les insurgés.

● Le Premier Ministre de ROUMANIE semble bien abattu depuis son entrevue avec Hitler, le mois dernier, lorsque le Führer opposa une fin de non-recevoir à toutes les demandes qu'il lui soumit. Hitler exigea plus d'hommes, plus de pétrole et moins de bruit.

La présence, quelques jours après le retour d'Antonescu, de Grigore Gafencu à Genève a soulevé un vif intérêt. Gafencu, ancien ministre roumain à Moscou, est connu pour ses sentiments pro-britanniques, et certains observateurs supposent qu'il est chargé d'ébaucher les premières tentatives d'une paix séparée avec les Alliés.

RENCONTRE EN MER

Récemment, quelque part dans l'océan Indien, une rencontre eut lieu entre le vice-amiral nazi Karl Doenitz et le minuscule amiral nippon Osami Nagano. Le journal suédois qui a fait part de cette rencontre ne nous a point révélé le sujet de l'entretien. Mais il y a fort à parier que la conversation entre les deux amiraux a porté sur la campagne sous-marine allemande. A l'occasion de cette rencontre, l'on se pose une fois de plus la question : « De combien de sous-marins dispose l'Axe ? »

Un expert bien renseigné en fixe le chiffre à 400, dont 100 sont simultanément en croisière. La menace des sous-marins est sérieuse, et les dirigeants des démocraties ne songent pas un seul instant à la nier. Nombreux sont ceux qui se souviennent qu'au cours du dernier conflit, la guerre n'a atteint un tournant décisif que le jour où les sous-marins du Kaiser ont été balayés des mers.

Aujourd'hui, les Nations Unies combattent pour tenir ouvertes à la navigation des lignes maritimes qui s'étendent sur des longueurs allant de 1.200 à 14.000 milles. Et, de plus en plus, il apparaît qu'elles ont trouvé la réponse à la guerre sous-marine : convois et protection aérienne plus étroite. L'efficacité de cette méthode a été déjà prouvée : les sous-marins ennemis ont abandonné les routes fréquentées par les grands convois et évitent soigneusement de se hasarder dans les zones surveillées par des patrouilles aériennes.

EN ATTENDANT LE CHATIMENT...

Le Reichs Marshal Hermann Gœring vient de fêter son cinquantième anniversaire. De tous les coins de l'Europe, les présents ont afflué pour honorer le vice-Führer. Les somptueux cadeaux furent entassés dans trois grandes salles du palais de Karinhall, habitation de Gœring, y compris un casque romain qui fut trouvé à Milan, à la suite d'une excavation pratiquée par une bombe de la R.A.F.

Le gouvernement hongrois a conféré au maréchal la Grand'Croix de l'Ordre du Mérite, que Gœring pourra ajouter aux décorations suivantes qui ornent ses cinquante uniformes :

Du Kaiser : « Pour le Mérite » et l'Ordre de la Croix de Fer, Première Classe ; de Hitler : la Grand'-Croix de l'Ordre de la Croix de Fer ; Bulgarie : l'Ordre de St. Alexandre ; Yougoslavie : l'Ordre de l'Aigle Blanc ; Luxembourg : l'Ordre d'Adolphe de Nassau ; Grèce : l'Ordre Royal du Rédempteur ; Italie : Ordre de St. Maurice et St. Lazare ; Hongrie : Croix pour le Mérite ; Finlande : Ordre de la Rose Blanche ; Suède : Grand'Croix de l'Ordre de l'Epée ; Danemark : Ordre de Dannebrog ; Japon : Grand Cordon du Soleil-Levant ; Espagne de Franco : Grand Impérial de l'Ordre des Flèches Rouges ; Prusse : Croix d'Honneur des Volontaires du Feu ; Italie : Collier de l'Annonciade.

Mais de Grande-Bretagne est venue, en guise de cadeau, une nouvelle de nature à inquiéter tous les hommes qui, à l'instar de Gœring, portent la responsabilité de cette guerre. Le lord-chancelier, vicomte Simon, a fait une déclaration énergique au sujet des châtiments auxquels ne devront pas échapper ceux qui ont provoqué ce conflit. Ces criminels devront être consignés aux autorités qui seront chargées de les juger, au moment même de l'armistice, et il ne faudra pas attendre, pour statuer sur leur sort, le règlement final de la paix.

NOUVELLES BREVES

● En Tunisie, après plusieurs jours de combat, les troupes allemandes ont finalement été repoussées, et ont dû s'établir sur une ligne à 3 milles environ de la brèche de Kasserine, d'où était partie leur attaque. Tout porte à croire qu'un revirement de la situation soit imminent en Tunisie.

● Mme Tchiang-Kaï-Chek, arrivée en Amérique pour « des raisons de santé », a été néanmoins considérée, d'après les mots du Président Roosevelt, comme « envoyée spéciale ». Au cours d'une conférence de presse, l'épouse du généralissime a exposé, en termes bien sentis, l'état actuel des opérations militaires en Chine, l'importance du front de bataille d'Extrême-Orient et la nécessité d'activer dans la mesure du possible les envois d'armements et de ravitaillement à la Chine.

● Aux Indes, Gandhi jeûne toujours : après avoir provoqué certaines inquiétudes, son état de santé s'est, aux dernières nouvelles, amélioré. Toutefois, il est à relever que le jeûne du Mahatma n'a pas atteint son but qui est de faire revenir le vice-roi sur sa décision.

X X X

Le G.Q.G.
DE HITLER

Après la chute de Napoléon, l'Europe fut submergée d'une abondante littérature sur la vie de l'Empereur. Les livres consacrés à son quartier général au cours des diverses campagnes en Europe et en Egypte ne furent pas les moins nombreux. Après cette guerre, nous verrons probablement la même pléthore d'ouvrages — toute analogie mise à part — sur les déplacements de Hitler pendant la plus vaste conflagration de tous les temps.

Nous saurons sans doute ce qui s'est produit au quartier général du Führer au moment où l'attaque allemande contre Moscou fut arrêtée ; nous lirons ce qui fut dit durant les heures décisives et désespérées de l'hiver 1941-1942, lorsque, comme Hitler lui-même l'a admis dans un de ses discours, les forces allemandes en Russie étaient menacées d'un complet désastre, ce qui n'a pas manqué de se produire l'année suivante.

Quoique la presse allemande ne mentionne jamais les noms des membres les plus proéminents du quartier général du Führer et que rien ne puisse être publié au sujet du plus important d'entre eux, le général Jodl, conseiller stratégique le plus intime de Hitler, le public allemand est arrivé à apprendre pas mal de choses à leur propos. Le quartier général hitlérien se trouvait à un moment donné près de Smolensk. Après que les Russes eurent repris Mojaisk au cours de l'hiver 1941-1942, il fut transféré derrière les lignes aux environs de Minsk. Où était-il durant le siège de Stalingrad ? La chose demeure entourée de mystère, encore que beaucoup affirment qu'il se trouvait près de Kiev.

En excluant les membres de la Garde Noire, près de 50 hommes sont attachés au quartier général de Hitler. Le major général Schmundt, le lieutenant von Below et le lieutenant Engel appartiennent à son état-major personnel. Schmundt fut un élève et un collaborateur du général Fritsch, qui tomba à Varsovie et dont les sentiments plutôt tièdes à l'égard du national-socialisme étaient bien connus. Au contraire de son maître, Schmundt est un nazi fervent, et l'on croit que Hitler a étudié avec lui ses idées stratégiques avant qu'elles ne prennent forme et qu'elles ne soient soumises au véritable état-major qui représente l'armée au Q. G. hitlérien.

Cet état-major est formé du feld-maréchal Keitel, du major von Vormann et du major Klostermann, du commandant von Puttkammer (un expert naval) et du général de la Luftwaffe, Bodenschatz (un expert de l'air). Mais le plus important de tous est assurément le mystérieux général Jodl, qui est aussi un ancien élève de Fritsch et la véritable Eminence Grise du Q. G. de Hitler.

BEURRE OU CANONS ?

A Vienne, une femme se rend au marché. Elle entre chez un épicier.

— Donnez-moi, je vous prie, un quart de kilo de beurre.

— Il n'y en a plus.

— Donnez-moi une demi-douzaine d'œufs.

— Nous n'avons pas d'œufs.

— Donnez-moi en ce cas des oranges.

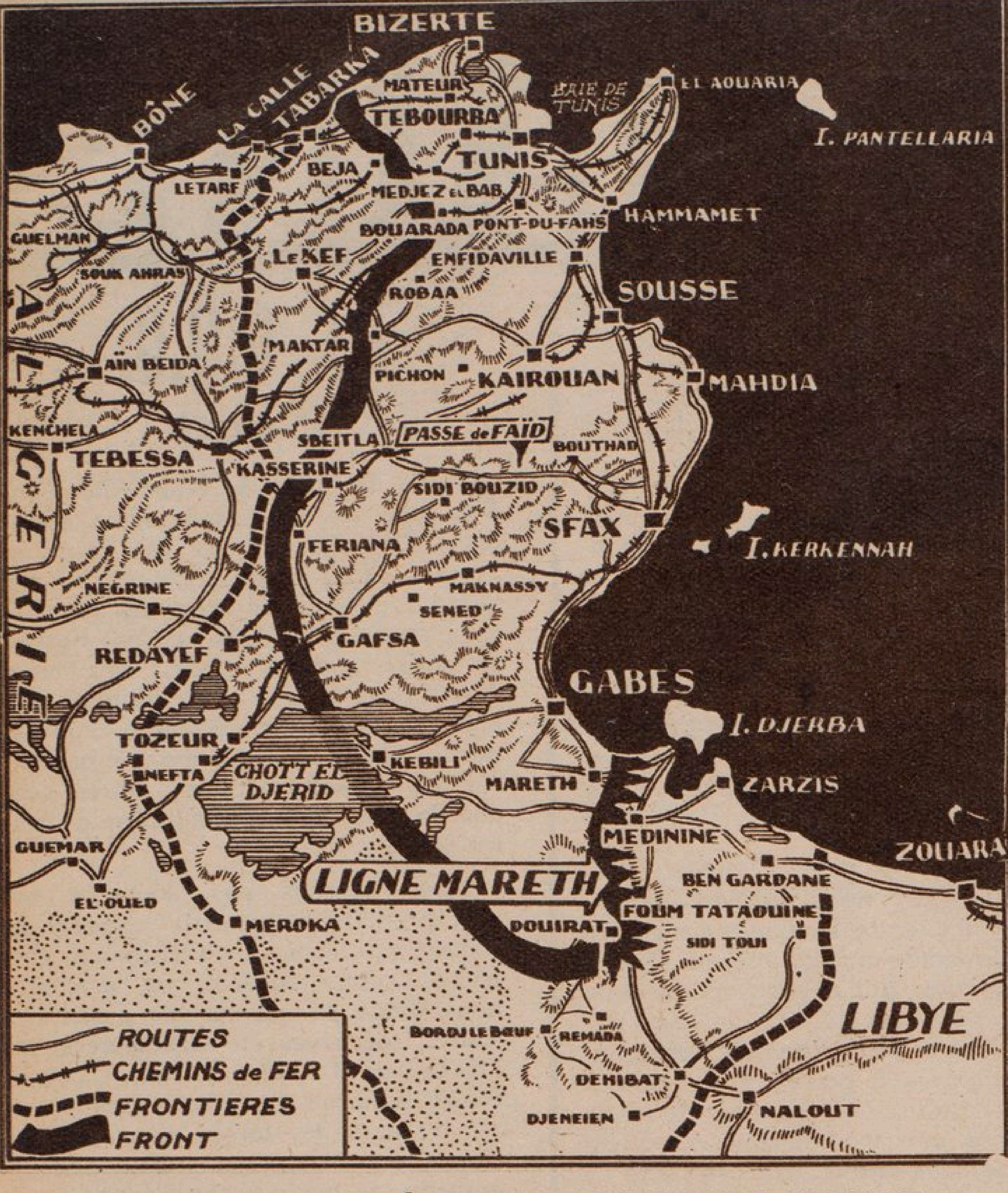
L'épicier la regarde de travers :

— Madame, êtes-vous réellement ici pour faire des achats ou pour parler politique ?

NOTRE COUVERTURE

CAVALIÈRE ROUGE

La Russie, de même que toutes les Nations Unies, viennent de fêter le vingt-cinquième anniversaire de la révolution soviétique dont cette hardie cavalière est une éloquente personnification.



COMMENT SE PRÉSENTE LE FRONT DE TUNISIE

Devant la poussée de Rommel, les Américains ont été obligés de céder du terrain dans la région centrale de Tunisie. De son côté, la Huitième Armée est parvenue jusqu'à la ligne Mareth où l'on s'attend à une bataille de grande envergure. Les Américains, renforcés par des troupes blindées britanniques, tiennent solidement leurs nouvelles positions et plusieurs attaques de Rommel ont été repoussées avec de lourdes pertes pour l'ennemi. Notre carte montre la ligne du front en Tunisie telle qu'elle se présente au moment d'aller sous presse.

GLANE

un peu partout

On demanda un jour à Woodrow Wilson combien de temps il mettait à préparer un discours de dix minutes. Il dit : « Deux semaines ».

— Et pour un discours d'une heure ?

— Une semaine.

— Pour un discours de deux heures ?

— Je suis prêt maintenant.

(The Public Speaker's Treasure Chest)

●

Définition d'un diplomate : Un gentleman qui peut dire un mensonge à un autre gentleman d'une telle manière que ce dernier est contraint de feindre qu'il croit le premier gentleman, encore qu'il sache que le premier gentleman est un menteur, qui sait que le second gentleman ne le croit pas.

(The World's News)

●

Quelle différence y a-t-il entre une femme et un diplomate ? Quand un diplomate dit « oui », il veut dire « peut-être ». Quand il dit « peut-être », il veut dire « non ». Un diplomate ne dit jamais « NON ».

Quand une femme dit « non », elle veut dire « peut-être ». Quand elle dit « peut-être », elle veut dire « oui ». Une femme ne dit jamais « OUI ».

●

Quand Lord Halifax, alors Edward Wood, était un jeune homme, il voyageait un jour de Londres à Bath, assis entre deux vieilles demoiselles à l'air particulièrement prude. Personne ne souffla mot durant tout le trajet.

Peu avant d'atteindre Bath, le train pénétra dans un tunnel et le jeune Halifax porta la paume de sa main à ses lèvres et fit entendre d'ardents baisers. Quand le train revint de nouveau à la lumière, il regarda tour à tour les deux vieilles filles alarmées, se leva, tira son chapeau et dit en clignant malicieusement de l'œil : « A laquelle de ces deux charmantes dames dois-je ce ravissant interlude ? »

Puis il sortit, laissant les deux vieilles puritaines se lancer, de travers, des regards soupçonneux.

(Reader's Digest)

Mme Tchiang

S'ADRESSE AU CONGRÈS

Après avoir eu des conversations avec le Président Roosevelt et s'être entretenue avec les journalistes au cours de conférences de presse, Mme Tchiang-Kaï-Chek prononça la semaine dernière devant le Congrès une allocution qui remua profondément les membres de l'Assemblée.

Ce n'est d'ailleurs pas la première fois que la femme du grand leader chinois s'adresse à l'opinion publique américaine. Elle prononça, durant ces dernières années, plusieurs discours à la radio qui étaient spécialement destinés aux Etats-Unis. En une occasion, Mme Tchiang-Kaï-Chek et ses deux sœurs — Mme Sun-Yat-Sen, veuve du fondateur de la République chinoise, et Mme Kung, femme d'un des plus brillants hommes d'Etat du gouvernement de Tchoung-King — prononcèrent chacune un discours radiodiffusé à partir de Tchoung-King dans lesquels ces femmes héroïques proclamèrent la ferme détermination de la Chine de résister, quoi qu'il dût lui en coûter, à l'agression japonaise, et demandant l'aide des Etats-Unis. L'adresse de Mme Tchiang-Kaï-Chek fut particulièrement pathétique. Elle souligna le besoin qu'avait la Chine de matériel de guerre, spécifiant qu'il fallait affaiblir la puissance militaire du Japon par tous les moyens, car un Japon fortement armé serait une menace pour les Philippines, l'Indochine, la Birmanie, la Malaisie et les Indes Néerlandaises... L'oratrice anticipait de la sorte sur les événements.

Mme Tchiang-Kaï-Chek appartient à la maison Soong, famille d'élite qui rendit bien des services à la cause chinoise. Son frère, T. V. Soong, fut ministre des Affaires Etrangères. Son père vécut longtemps en Amérique où il fit fortune. Il prit même, pour faciliter la bonne marche de ses affaires, le nom européen de Charlie Jones. De retour en Chine, il finança un mouvement révolutionnaire contre le gouvernement impérial. Imbu de modernisme, il envoya ses trois filles achever leur éducation aux Etats-Unis dans un collège chrétien. Il ne craignait pas de les voir s'imprégner d'une culture entièrement occidentale. La nature chinoise est trop fortement trempée pour s'acclimater facilement. Quand elles retournèrent en Chine, Mme Tchiang-Kaï-Chek et ses deux sœurs avaient déjà préparé un plan pour remanier, selon les conceptions américaines, les institutions politiques, économiques et sociales de l'Empire chinois alors en pleine décadence.

Choses vues

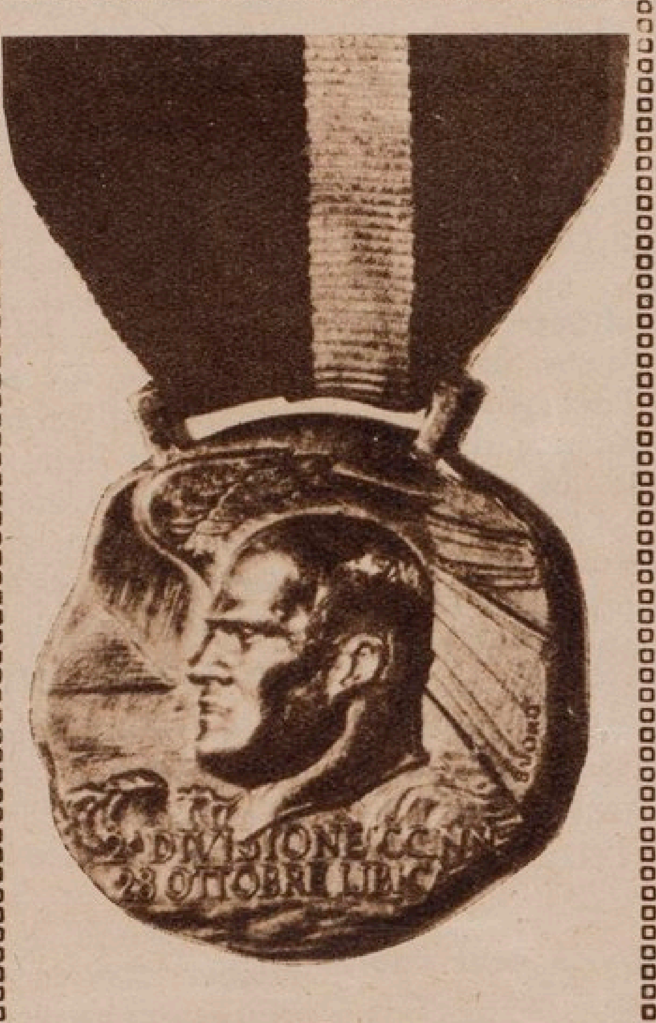
EN RUSSIE

Les Cosaques, qui se sont particulièrement distingués dans la campagne actuelle, ont des coutumes étranges. Un ingénieur américain relate certaines de ces coutumes dans son livre « In search of Soviet gold » :

« Lorsque j'étais employé comme ingénieur par le Trust Soviétique de l'Or, je visitais diverses mines dans le sud de l'Oural. Comme notre auto s'approchait d'un village de Cosaques, nous vîmes quelque chose qui ressemblait à un orage de sable, mais cet orage était en réalité un combat mixte libre. Pratiquement, tous les hommes et les femmes du village y prenaient part, employant toutes sortes d'armes qui leur tombaient sous la main, y compris des pierres de dimensions respectables ; les balalaïkas et les accordéons jouaient toujours quand la bataille commença.

« Après que l'excitation générale se fût quelque peu calmée, nous nous aperçûmes que c'était un grand jour de fête religieuse — la Trinité — qui avait été adopté par tradition pour liquider tous les différends entre les parents, les amis et les voisins. Au matin du 1er juin, chaque habitant du village met ses plus beaux habits. Ceux qui en ont les moyens posent un tapis sur le chemin de leurs maisons à l'église. Tout le monde assiste au service religieux, puis rentre chez soi, enroule ses tapis et se prépare à la bataille. La vodka est à l'ordre du jour dans chaque maison, et bientôt elle commence à faire sentir ses effets. Chacun se met à exposer ses disputes de l'année écoulée, toutes les insultes qu'il a subies ou les manques d'égards dont il croit avoir été l'objet. La surexcitation s'amplifie petit à petit, et lorsqu'il y a suffisamment d'électricité dans l'air, la bataille commence.

« La tradition permet la continuation de cette bataille pendant tout l'après-midi et même la soirée du premier jour et la matinée du second, avec des entr'actes pour que la vodka redonne aux combattants l'énergie perdue. Avant la fin du deuxième jour, tout est censé rentrer dans le calme et les différends aplanis jusqu'à l'année prochaine. Les villageois nous ont assuré que cette sorte d'arrangement général était excellent : quand une dispute s'élève à n'importe quel moment de l'année, quelqu'un se trouve toujours là pour rappeler aux deux adversaires qu'ils pourront régler leur différend le jour du festival de la Trinité. Et ainsi la paix règne dans le village pendant 363 jours de l'année. Mais pendant ce temps-là, que de rancunes accumulées ! »



UNE MÉDAILLE

qui ne servira plus...

Voici la médaille que les autorités italiennes réservaient à leurs troupes après leur entrée triomphale en Egypte. Elle fut trouvée par les Britanniques lors de l'occupation de Tripoli. On remarquera la pyramide qui figure sur la médaille.

Churchill

CONFÉRENCIER

M. Louis J. Alber, qui a servi d'imprésario à M. Winston Churchill durant la tournée de conférences que celui-ci effectua en Amérique en 1931, a publié récemment une série d'articles sur cette tournée qui jettent une lumière nouvelle sur le visage pourtant si connu du Premier anglais.

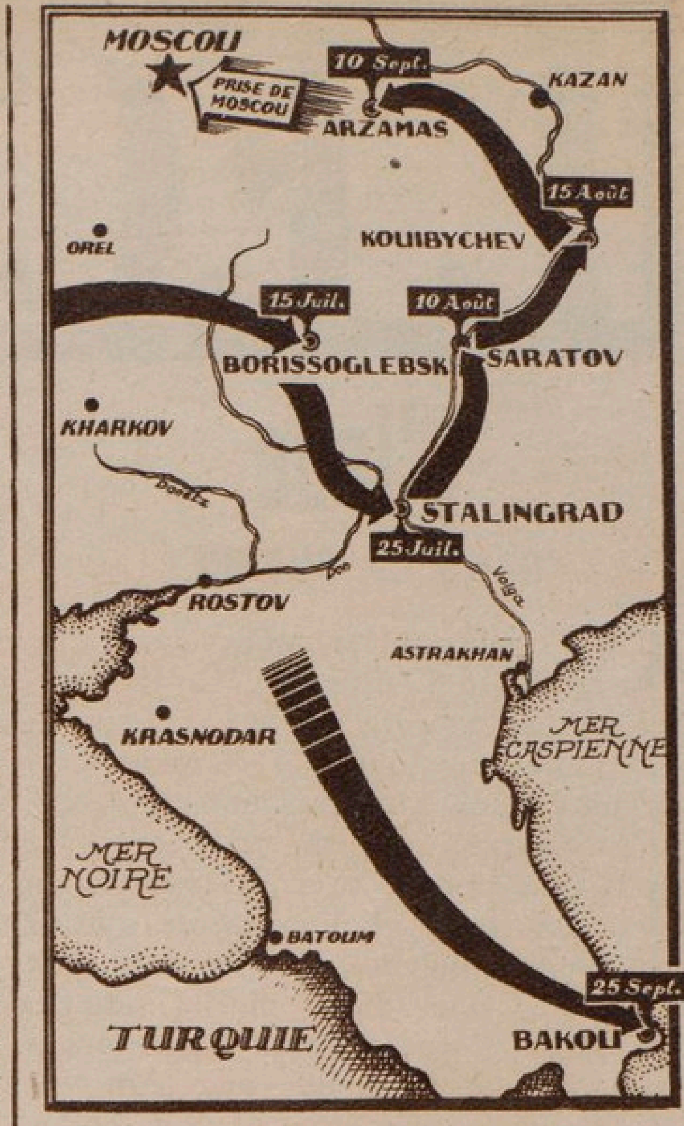
Ainsi, raconte Louis Alber, quelques jours s'étaient à peine écoulés depuis l'arrivée du conférencier que celui-ci fut victime d'un sérieux accident. Voulant rendre visite à son ami Bernard Baruch et croyant que le trafic de la circulation se dirigeait à gauche comme à Londres, l'homme d'Etat anglais descendit d'auto en pleine chaussée dans une grande avenue de New-York et fut pris immédiatement en écharpe par une voiture qui venait en sens inverse. Transporté à l'hôpital dans un état grave, les premières paroles qu'il prononça quand il eut repris connaissance furent pour disculper le conducteur de la voiture qui l'avait blessé.

Quand les médecins le déclarèrent hors de danger, il demanda à Louis Alber de lui amener le propriétaire de la voiture. Il voulait, déclara-t-il, s'excuser auprès de lui des ennuis qu'il lui avait causés. Celui-ci vint le voir et les deux hommes discutèrent ensemble, d'une voix animée, des circonstances de l'accident. M. Churchill demanda ensuite son stylo ainsi qu'un exemplaire de son dernier ouvrage et rédigea cette dédicace : « A Mario Contasino, le jeune Américain dont la voiture ruina ma tournée de conférences aux Etats-Unis, 13 décembre 1931 ». Et il signa.

Le lendemain, Churchill insista pour qu'on lui amenât son secrétaire. De son lit, il lui dicta un long article dans lequel il décrivit dans un style imagé et pittoresque toutes ses impressions au moment de l'accident et l'intitula : « Ce qu'on ressent quand on est écrasé par une automobile ». M. Churchill envoya cet article à un grand journal américain et le prix qu'il en retira servit à payer l'hôpital, les médecins et tous les frais de son voyage.



LE GRAND FINALE D'UNE DANSE COSAQUE !
(D'après une revue américaine)



L'ECHEC DES PLANS NAZIS

Au moment où Staline a annoncé dans son ordre du jour que la libération complète de la Russie avait commencé, il est intéressant de rappeler que les Allemands, n'ayant pas réussi à prendre Moscou de front en 1941, ont essayé, dans leur offensive de juillet 1942, de prendre à revers la capitale. Dans son discours du 7 novembre dernier, Staline a déclaré que des documents découverts sur un officier allemand révélaient que les nazis avaient l'intention d'occuper Borissoglebsk le 15 juillet, Stalingrad le 25, Saratov le 10 août, Kuibyshev le 15 et Arzamas le 10 septembre, ce qui les aurait portés à l'arrière de Moscou. Mais la résistance des Russes à Stalingrad a déjoué tous ces beaux plans...

En Espagne

DU NOUVEAU ?

Certaines dépêches provenant de Zurich rapportent que des concentrations allemandes ont lieu à la frontière espagnole, et que la plupart d'entre elles sont constituées par des troupes d'élite. Ces nouvelles n'ont pas été confirmées. Il semble que depuis quelque temps déjà, au fur et à mesure que la menace d'un débarquement allié sur le Continent se précise, les Allemands jettent des regards inquiets par-dessus les Pyrénées. Quoi qu'il en soit, une action militaire nazie dans cette direction, si elle venait à se produire, marquerait, d'après certaines sources neutres, l'échec des tentatives allemandes d'obtenir par la voie diplomatique l'adhésion du général Franco au programme suivant :

Premièrement, mobilisation générale du Maroc espagnol, afin d'obliger une bonne partie des forces anglo-américaines à se retirer du front tunisien pour garder la frontière du Maroc espagnol.

Deuxièmement, élimination de tous les services consulaires américains et anglais des villes espagnoles, afin de provoquer un incident diplomatique entre l'Espagne franquiste, l'Angleterre et l'Amérique.

Troisièmement, cession totale des Baléares aux forces aériennes de l'Axe, sous le commandement du général italien Muti, comme au temps de la guerre civile, afin de harceler les lignes de communication des Alliés en Méditerranée et surtout la grande voie Gibraltar-Alger.

Quatrièmement, préparer l'Espagne à une déclaration de guerre aux côtés de l'Axe, au moment où la situation en Tunisie deviendrait intenable pour les Allemands. Ceux-ci estiment, en effet, que seules l'occupation de Gibraltar par les forces de l'Axe et l'invasion du Maroc français pourraient permettre à l'Axe de retarder le débarquement des Alliés en Europe.

Les démarches réitérées de la diplomatie allemande, probablement vouées à l'échec, prouvent le rôle capital de la grande bataille qui se joue dans le nord de l'Afrique.

"VALHALLA" HITLERIEN

par HOWARD K. SMITH

L'effet démoralisateur des victoires russes se fait sentir de plus en plus en Allemagne et parmi ses satellites. A en juger par le dernier discours de Gœbbels, les chefs nazis eux-mêmes sont sur le point de perdre confiance. Cette crise du moral allemand doit être attribuée en partie à la longue période de sacrifices et de privations que fut la vie en Allemagne pendant la guerre et spécialement depuis l'ouverture du front de l'Est. Un des derniers journalistes américains à quitter Berlin, Howard K. Smith, nous donne dans son livre « Last Train from Berlin » cette image véridique de la vie dans la capitale du Valhalla hitlérien, depuis le commencement des hostilités en Russie.

Berlin possède de nombreux entrepôts géants, destinés à recevoir les réserves de vivres nécessaires à la capitale. Dans les cinémas, à chaque séance, les autorités font projeter des films montrant sous tous ces angles l'abondance des victuailles dont ces dépôts regorgent. Hélas ! la réalité est toute autre, si j'en crois les affirmations de l'un de mes amis qui travaille justement dans l'un de ces grands magasins. Les caravanes interminables de camions, qui venaient tous les jours décharger les vivres dans les entrepôts de Berlin, sont un souvenir du passé. Les immenses locaux sont désespérément vides.

DES MAGASINS VIDES

Les étalages des magasins qui demeurent ouverts sont également vides. Seuls quelques produits chimiques, des ersatz, ornent encore les étagères clairsemées. Willi Loerke, l'épicier du coin, avait placé une pancarte représentant une belle jeune fille, en déshabillé suggestif, agenouillée devant une énorme bouteille de vin mousseux. Un jour, avant son départ pour le front russe, j'ai demandé à Willi pourquoi il laissait ce panneau en place, du moment qu'il n'avait plus de champagne à vendre. « Pour l'esthétique, répondit Willi, et aussi pour trancher un peu sur la sempiternelle monotonie de l'écriteau disant : « Pas de pommes de terre aujourd'hui ».

La psychologie des nazis est ainsi faite, qu'ils tiennent toujours à sauver les apparences, comme s'ils voulaient se donner des illusions. Les vitrines des grands magasins de tabacs regorgent de belles boîtes en couleur. Vous entrez, vous demandez un paquet de cigarettes : le vendeur vous regarde d'un air narquois sans répondre. Si vous faites allusion aux boîtes exposées, il vous explique qu'elles sont vides. Un trompe-l'œil, une « Attrappen ».

Un commerçant de la Tauentzienstrasse crut avoir résolu le problème du vide de sa vitrine, en y installant un immense portrait en couleur de Hitler, avec cette inscription : « Nous sommes reconnaissants à notre Führer ». Les dirigeants de la section locale du parti trouvèrent la plaisanterie de mauvais goût. Ils ordonnèrent d'enlever le portrait, qui fut remplacé par des boîtes vides.

RESTAURANTS ET CAFES

Dans la grande avenue d'« Unter den Linden », il y a deux grands cafés : l'un porte le nom de la rue et l'autre s'appelle « Kranzler ». Leurs meubles donnent des signes évidents d'usure. Dans l'un d'eux, la jeune fille préposée à la vente des cigarettes, ayant beaucoup de loisirs par suite du manque de cet article, passe ses journées à repriser nappes et serviettes. Le fil à coudre est introuvable, et les reprises sont effectuées avec de la ficelle, non pas allemande qui n'est que du papier entortillé, mais celle qui arrive parfois autour d'un colis venant de Suisse.

Dans les grands restaurants, la nourriture est presque immangeable. Elle se compose généralement d'une sorte de mixture indigeste appelée « Kabeljau » sur laquelle l'on met une sauce gluante qui s'appelle « Senftunke ». Les garçons sont des vieillards, pour la plupart. Ils avaient déjà pris leur retraite, mais le départ des jeunes au front russe les a obligés de reprendre du service.

La propriétaire du café « Scoen » n'a plus de problèmes à résoudre. Quelques bombes incendiaires de la R.A.F. ont mis fin à tous ses soucis. L'immeuble dans lequel il était installé a été entouré de hautes palissades. Mais les réparations ne furent jamais effectuées, et le café est demeuré fermé. Nombreux sont les immeubles bordant Unter den Linden, qui attendent depuis longtemps des travaux de réfection. Toutes les ambassades sont fermées. Lorsqu'ils fermèrent le siège de la représentation diplomatique soviétique, les nazis placèrent sur la façade un immense écriteau sur lequel on pouvait lire : « Attention, cet immeuble est en voie de fumigation ». La faucille et le marteau qui ornaient les battants de la grande porte ont été enlevés, mais le même emblème collé sur le fronton a été oublié.

Même le grand fleuriste « Blumen Schmidt » est complètement démuni. Je voulus un jour acheter des fleurs pour un ami dont c'était l'anniversaire. La jeune vendeuse du grand magasin m'expliqua que les funérailles d'Udet avaient lieu ce jour-là, et que toute la provision avait été vendue. Je repassai quelques jours plus tard : c'étaient les funérailles de Moelders. Je suppose que si je m'étais entêté, elle aurait invoqué la mort de Reichenau, de Todt et ainsi de suite.

Chaque jour, lorsque je rentre chez moi, je passe par un pont qui surplombe les abords de la grande station ferroviaire Postdamer. Toutes les voies sont constamment encombrées d'interminables convois comptant chacun des dizaines de grands wagons sur lesquels sont peintes de grandes croix rouges. Un soir, un citoyen, ivre au dernier degré, m'accosta et me dit : « De France, nous recevons des bas de soie. De Russie, nous recevons cela. » Du doigt il désignait les wagons-hôpitaux. Puis il ajouta d'un air pensif : « Sans doute les Russes n'ont pas de bas de soie. » Il eut bien de la chance de n'avoir pas prononcé de telles phrases en présence d'un nazi, car il se serait réveillé en prison. Certains Berlinois cyniques prétendent que ces convois ne sont qu'un stratagème pour détourner les bombes de la R.A.F. de la gare. Pourtant, j'ai souvent vu de mes yeux des centaines de blessés qu'on déchargeait de ces wagons.

ON NE S'AMUSE PLUS

Dans le Kurfuerstendamm, un long boulevard qui traverse les quartiers aristocratiques de la capitale allemande, presque toutes les boutiques de luxe ont fermé leurs portes. Les enseignes brillantes ont perdu leur éclat, et s'effritent tous les jours un peu plus. Les boîtes de nuit sont pour la plupart désaffectées, et depuis l'ouverture des hostilités contre la Russie, seules quelques-unes ouvrent encore quelques soirs par semaine. Naturellement, les cocktails qu'on y sert sont des combinaisons dignes d'un malaxeur de ciment plutôt que les confections savantes d'un barman.

La danse est strictement défendue par la loi, jusqu'à la fin de la guerre en Russie. Néanmoins, dans quelques locaux, on trouve encore des jeunes femmes qui sont autorisées à s'attabler et à consommer en compagnie des membres du parti. Mais les plus jeunes et les plus jolies ont été envoyées vers l'est, où elles égayent les congés des officiers de la *Wehrmacht*.

Les théâtres refusent continuellement du monde. Les gens ne peuvent pas dépenser autrement leur argent. Jusqu'à ces derniers temps, les diseurs de bonne aventure et les thaumaturges faisaient fureur en Allemagne. Mais depuis le départ du Führer, l'exercice de leur profession fut interdit par décret.

Le cinéma n'est pas très populaire, parce que les gens en ont assez de la guerre et des films de guerre. L'une de ces bandes, ennuyeuse au possible, s'appelle « Stukas ». C'est l'histoire banale et monotone d'un groupe de jeunes gens qui passent leur temps à bombarder en piqué. Le héros du film, sursaturé d'opérations aériennes, s'en va assister au festival de Bayreuth, où il entend quelques passages de musique wagnérienne. Alors son enthousiasme renaît, il est assailli de visions, dont le Führer est le personnage central, et, plein d'ardeur, il s'en retourne à son bombardier. Les actualités, toujours à long métrage, étaient autrefois très populaires en Allemagne. Mais depuis la guerre de Russie, les Allemands ne peuvent plus en supporter le spectacle. Trop de spectateurs voient dans les malheureux qui tombent au milieu des explosions un fils, un frère, un mari, un père. Le ministère de la Propagande reçut une telle quantité de plaintes qu'il décréta l'intercalage, dans les programmes, de quelques films ayant des thèmes moins belliqueux.

Les films étrangers sont naturellement interdits, mais les bonzes du parti ne s'en privent pas. Ils assistent à des représentations privées de bandes comme « Ninotchka », « Gone with the wind », « Pinocchio ».

Il existe à Berlin quelque chose de vraiment impressionnant : ce sont les batteries antiaériennes. De nombreux canons sont installés sur le sommet d'imposantes tours carrées. Lorsqu'ils tirent simultanément, ils font un vacarme bien plus impressionnant que les bombes.

AU METRO

Pour voir Berlin, il suffit de faire une promenade à pied. Pour étudier de près les Berlinois, il faut prendre le métro. Dans les rames, pleines à craquer à cause de leur nombre insuffisant, l'odeur de corps qui suent à la peine, et qui disposent d'un morceau de savon grand comme une boîte d'allumettes pour tout un mois, est asphyxiante. Chaque jour, des dizaines de personnes dont la constitution ou l'estomac ne sont pas assez solides s'évanouissent. Souvent l'on est obligé de quitter le métro quelques stations avant d'arriver à destination, pour pouvoir respirer un peu d'air pur.

Tous les visages sont hâves, maigres, blancs comme de la farine. L'on pourrait s'y habituer et les considérer comme normaux, n'étaient les contrastes fournis par les quelques soldats en permission. Alors on ne peut s'empêcher de faire la comparaison entre des visages jeunes et florissants et les mines piteuses des malheureux qui travaillent de dix à douze heures par jour dans quelque réduit d'usine. Le manque de vitamine dans la nourriture affecte particulièrement les dents. Pour éviter une clientèle trop nombreuse, les dentistes ont porté leurs tarifs à des niveaux inaccessibles.

Pendant l'hiver, le froid fait des ravages à Berlin, et les médecins prévoient que la santé publique ira en périclitant. La sous-alimentation et les restrictions dans l'habillement affectent particulièrement la résistance physique des Berlinois.

Préoccupés et malades, il est normal que les habitants de Berlin soient devenus coléreux et irascibles. Le moindre incident provoque d'interminables altercations. Les adversaires se menacent mutuellement des « foudres d'un parent ou ami qui occupe un poste en vue dans les rangs du parti ».

Dans l'administration, c'est une morne indifférence qui règne partout. Personne ne sait rien au sujet de n'importe quoi. Lorsque le ministère de la Propagande me refusa l'autorisation de me rendre au front, j'allai me plaindre au Dr Froehlich, haut fonctionnaire de ce département. Il me dit de m'adresser au directeur de la censure étrangère, lequel, à son tour, me renvoya à son confrère de la censure militaire. Ce dernier m'achemina vers le ministère de la Propagande, où le Dr Froehlich finit par m'avouer qu'il ne savait pas le moins du monde où je devais m'adresser.

Dans le Reich, le mot « loi » a perdu toute signification. Ce qui compte, ce sont les « Beziehungen », c'est-à-dire les relations avec quelques grosses légumes du parti. L'Allemagne d'aujourd'hui peut être comparée à une belle pomme dont l'écorce solide est d'un rouge vif. L'intérieur est rongé de vers. Qu'arrivera-t-il le jour où l'enveloppe de la pomme craquera ?

LA JEUNESSE

J'ai laissé à dessein en dernier lieu une partie de la population que je n'ai pas décrite. C'est un élément très important, qui seul n'est pas démoralisé. Il est enthousiaste de cet état de choses et ne demande que sa prolongation indéfinie. Je veux parler de la jeunesse allemande : jeunes garçons et jeunes filles. Il est vrai qu'on en voit très peu à Berlin, car ils ont été transférés dans les villes de l'est, où les raids sont rares. Cette jeunesse n'est pas le moins du monde déçue du nazisme. Hitler a été son bienfaiteur, psychologiquement et matériellement. Elle aime la civilisation pittoresque et creuse présentée par le national-socialisme. Pendant plus de neuf années, des spécialistes ont modelé ces esprits jeunes et malléables.

Jamais je n'oublierai l'adolescent de dix-sept ans qui vint un jour frapper à ma porte. Raidi dans un impeccable garde-à-vous, il lança son bras en avant et prononça d'une voix de fausset : « Heil Hitler ! » Ensuite, en phrases lapidaires, manifestement apprises par cœur, il me demanda vingt pfennings pour « soutenir le Führer et le Vaterland, dans la lutte engagée pour l'existence ou pour la mort ».

Si l'Allemagne est destinée un jour à être en proie à la famine, ces jeunes gens, à l'exception des soldats, seront les derniers à souffrir. Hitler s'applique encore à leur cacher tous les aspects pénibles de la guerre. Car il nourrit de grands projets à leur égard : ils constituent son « Herrensvolk » de l'avenir.

Les petites créatures, enserrées dans leurs uniformes bruns, seraient amusantes, si elles n'étaient pas dangereuses. Mais elles sont plus dangereuses encore qu'une épidémie de choléra. Sincèrement, elles me font plus peur que les Panzers. Les grands ont été entraînés seulement à nous combattre, mais les petits apprennent tous les jours comment ils devront nous écraser. Ils sont destinés à devenir des dieux du « Valhalla » et du monde entier. Lorsqu'ils auront grandi, ces jeunes tigres seront pire que les sbires de la Gestapo qui déjà nous inspirent une telle horreur.

En un certain sens, nous faisons la guerre contre des Hans et des Fritz âgés de douze ans. Malheur à nous et à nos enfants si nous sommes destinés à vivre sous leur joug.



Un quartier de Berlin ravagé par les bombes de la R.A.F. Malgré le camouflage dont la capitale allemande est l'objet, les aviateurs britanniques savent très bien trouver leurs objectifs. (Voir en page 6 notre reportage sur le camouflage de la capitale allemande.)

Les murs des galeries d'exposition de Kaiserdamm ont été recouverts de filets de couleur. Sur le sommet de la grande tour, des « arbres » ont été plantés. Ceux-ci pourraient bien contenir des canons antiaériens, mais l'on a voulu faire croire à des collines verdoyantes...

BERLIN BOMBARDE *malgré* le camouflage

Au début de la guerre, le maréchal Gœring, l'uniforme rutilant de décorations, prononça un discours dans lequel il promit solennellement qu'aucune ville importante d'Allemagne ne pourrait être bombardée par les avions alliés. « Nos défenses ont été organisées de telle façon, déclara-t-il en substance, nos dispositions ont été si minutieusement prises, que ce serait bien un miracle si un avion ennemi pouvait survoler impunément le territoire du Reich. »

Le miracle, cependant, s'est produit à maintes reprises et les autorités nazies ont été obligées de recourir au système de défense antiaérienne adopté par les pays en guerre. Un vaste travail de camouflage fut ainsi effectué, entre autres précautions, dans les principales villes du Reich — y compris Berlin — pour les soustraire autant que possible aux effets du bombardement.

Les efforts des nazis ne se sont pas arrêtés là. Pour protéger leur capitale, ils ont construit, à une distance de cinq minutes de vol de cette ville, dans la direction de Hambourg, un « faux Berlin » en carton mâché et bois peint, ressemblant en tous points à la capitale vue de l'air. Tout s'y retrouve : rues, monuments, usines, gares, etc...

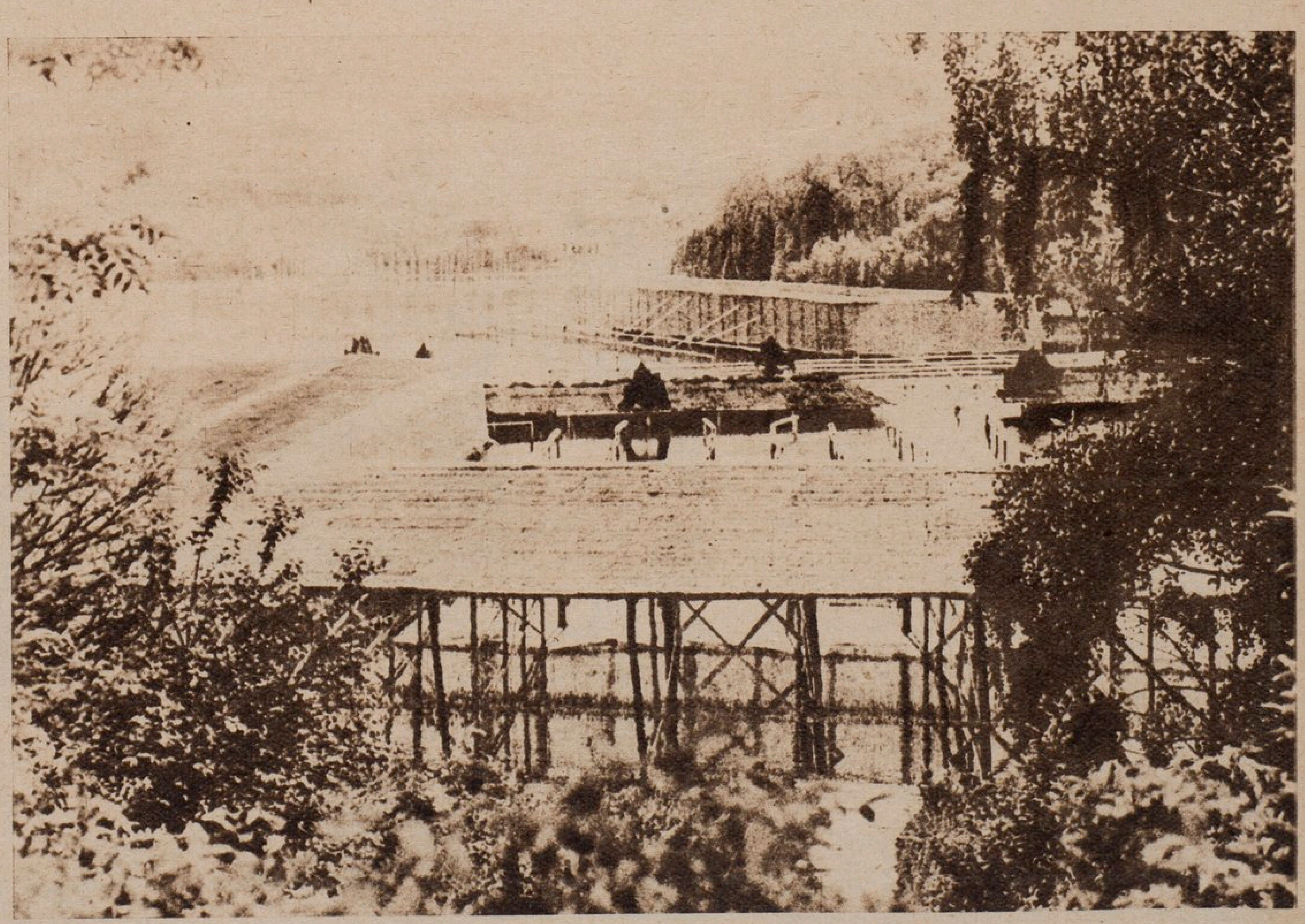
Ils se proposaient de la sorte un double but : le premier, d'ordre militaire, est d'éloigner autant que possible les aviateurs de la R.A.F. de leur objectif réel. Le second est de nature psychologique : prendre le ministère de l'Air britannique en flagrant délit de mensonge lorsque la radio anglaise déclarera que 10.000 bombes incendiaires ont été jetées sur Berlin la nuit précédente, alors qu'à la connaissance des Berlinois aucun raid d'envergure n'avait été enregistré à cette heure-là sur la vraie capitale.

Malheureusement, les aviateurs de la R.A.F. décelèrent immédiatement le subterfuge. De guerre lasse, les nazis se résignèrent à entreprendre, sous la direction des meilleurs experts, un grand travail de camouflage sur la ville de Berlin elle-même. Les photos que nous publions en sont une illustration.

Peine perdue, d'ailleurs. Berlin, malgré toutes les précautions et tous les camouflages, continue à recevoir périodiquement, comme toutes les villes du Reich hitlérien, sa part de mitraille et de feu.



La « Sieges Allee » (l'allée de la victoire), un des grands monuments de Berlin, a été entièrement camouflée. Des sacs de sable ont été placés sur le socle du monument, pour le protéger contre les raids aériens.



Le lac du parc Lietzensee a disparu. Des perches ont été disposées un peu partout, recouvertes de filets colorés représentant des terrains gazonnés et des toits en briques rouges. Ainsi, les aviateurs ne pourront pas se servir du lac comme point de repère. Ils le prendront pour une banlieue de Berlin. Mais la R.A.F. ne se laisse pas berner.





ROOSEVELT EST PHOTOGENIQUE

Le président Roosevelt est incontestablement l'homme le plus photographié de toute l'Amérique. Les artistes — amateurs ou professionnels — qui ont eu l'occasion de fixer son image sur leurs pellicules sont unanimes à reconnaître qu'il possède un visage très photogénique et qu'il facilite considérablement leur tâche.

Le maître-photographe George H. Harris, qui a photographié tous les occupants de la Maison-Blanche depuis 38 ans, déclare :

— Le président Roosevelt est un sujet commode pour les photographes. Il ressemble en cela à son grand cousin Théodore Roosevelt qui, lui également, aimait beaucoup poser devant l'objectif. Les autres présidents étaient plus difficiles.

« Le président Roosevelt est, à tous les points de vue, un sujet idéal. Ses traits sont nettement et très joliment dessinés. Il possède un port de tête fort élégant. On peut le photographier sous n'importe quel angle avec succès. Roosevelt diffère de ses prédécesseurs dans ce sens que, non seulement il est toujours à son aise, mais il met également à leur aise les photographes. Il converse souvent avec eux avec une extrême simplicité. S'ils commettent quelque bévue, il ne se fâche jamais comme le faisaient parfois si bruyamment certains occupants de la Maison-Blanche. Au contraire, il est le premier à en rire.

« C'est probablement le président le plus modeste que nous ayons eu. Wilson était rigide. Il semblait dire : « Me voici. Photographiez-moi tel que vous me voyez. Ne me demandez rien surtout et allez-vous-en le plus vite possible. » Coolidge avait un certain sens de l'humour. Mais se faire photographier était pour lui une sorte de devoir qu'il voulait voir terminé au plus tôt. Roosevelt, au contraire, se met à la disposition des photographes durant tout le temps nécessaire. Bien qu'il soit le chef du pouvoir exécutif des Etats-Unis d'Amérique, il suit avec une docilité et une obéissance souriantes les instructions que lui donnent ceux-ci. Du reste, il lui arrive souvent d'anticiper sur les demandes qui peuvent être formulées par les photographes et de prendre de lui-même des poses qui sont à la fois originales et artistiques. Je l'ai vu consentir un jour à poser, la plume à la main devant son bureau, faisant le geste de parapher un document important, qu'il avait en fait signé depuis le matin. »

●

Un autre vétéran de la Maison-Blanche est Artin Haig. Il a photographié Mrs Roosevelt autant de fois que son illustre mari.

— Mrs Roosevelt aime bien faciliter la tâche du photographe, déclare-t-il, mais elle montre moins de patience que son époux. Celui-ci est un hôte parfait. Aussi longtemps que dure votre séjour à la Maison-Blanche, il essaie de vous donner l'impression que vous êtes chez vous. Quelque nerveux que vous puissiez être quand vous êtes admis pour la première fois dans son bureau, il a bientôt fait de vous mettre à l'aise.

« Il connaît d'ailleurs à merveille toutes les rouerles, toute la finesse et toute la technique de notre métier. Il nous laisse parfois arranger — tandis qu'il continue à travailler — nos appareils, préparer notre champ de vue, notre lumière. Dès qu'il sent que nous sommes prêts à l'action, il prend de lui-même la pose voulue, automatiquement, juste avant le clic traditionnel.

« Je me rappelle une fois lui avoir redressé un faux pli de son veston durant une séance. Nous étions plusieurs photographes dans son bureau ce jour-là. Quand il me rencontra de nouveau — plusieurs semaines plus tard — il me reconnut immédiatement parmi beaucoup d'autres et me demanda en riant si j'allais de nouveau corriger sa tenue. »

●

Bill Smith, lui, n'est pas un artiste dans le vrai sens du mot. C'est un photographe et un journaliste, toujours à la recherche du sensationnel. Il a réussi à prendre la photo la plus intime que l'on possède du président Roosevelt. Cette photo le représente donnant un tendre baiser à sa femme. Roosevelt revenait ce jour-là d'une tournée électorale qui avait été un grand succès. Une foule de curieux et plusieurs journalistes et photographes l'attendaient devant le perron. Le Président patienta jusqu'à ce que les photographes eurent fini leur tâche et que ses partisans furent partis. Puis il se tourna vers sa femme et lui donna le baiser le plus affectueux qu'un mari puisse offrir à sa moitié après une longue absence. Bill Smith, dissimulé derrière un arbre, attendait ce moment. Il savait qu'il devait immanquablement arriver. Il leva son appareil et, clic ! prit un sensationnel instantané de ce tableau conjugal. Cette photo parut le lendemain et obtint un retentissant succès dans tous les journaux des Etats-Unis.

●

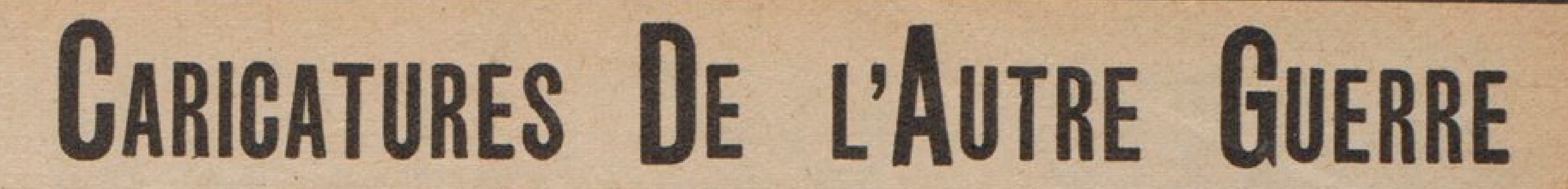
— Sans doute, dit à son tour George Skadding, homme de liaison à la Maison-Blanche et photographe de l'Associated Press, le Président se fait beaucoup moins photographier à présent.

« Mais durant les rares occasions où il consent à paraître devant les photographes, nous le retrouvons comme toujours, simple et modeste. Il nous fait souvent des confidences — pas bien graves — sur ses projets, sur les récompenses qu'il entend décerner à tous ceux qui ont bien servi la Patrie. Aucun de nous n'a encore violé le secret de ces confidences que nous connaissons parfois avant les journaux. Ainsi, quand Jimmie Doolittle a été l'objet d'une promotion à la suite de son audacieux raid sur Tokio, quand l'amiral Leahy fut nommé chef d'état-major du Président, nous avons été les premiers à le savoir.

« Ce qui produit généralement la plus forte impression est, en dépit de toutes les circonstances, la douceur du président Roosevelt, son naturel et son invariable bonne humeur. »







CARICATURES DE L'AUTRE GUERRE

●

Ces caricatures dues à la plume d'un Français datent de l'autre guerre et sont, aujourd'hui même, d'actualité. Les textes inscrits à cette époque paraissent avoir été dictés de nos jours et contiennent une note satirique de la meilleure veine. Il semble qu'ils soient inspirés par les événements de l'heure, auxquels ils s'adaptent parfaitement. Rendez-vous-en compte...

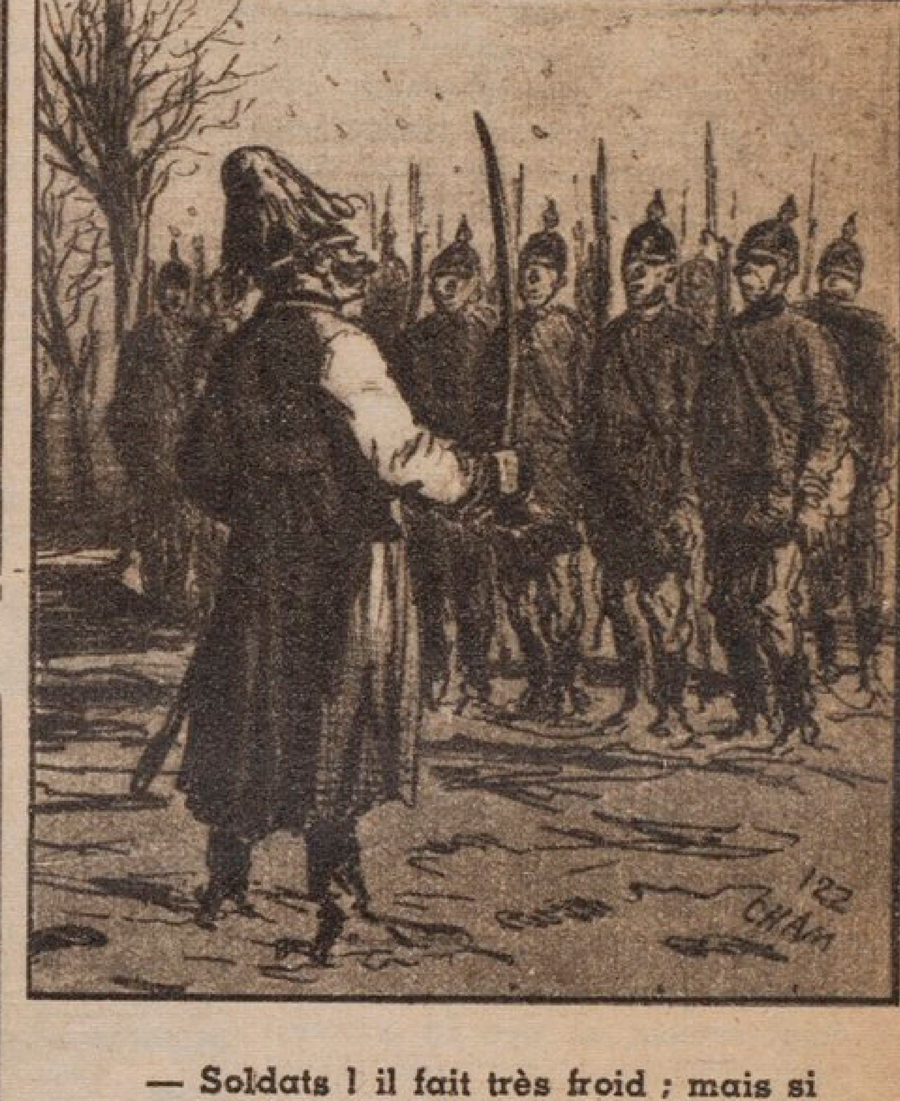
●



Le marin français. — Aveugle ! c'est triste, mais c'est encore de la chance dans ce moment-ci !



— Tant bis ! il aurait probablement ennuyé blu tard les enfants de Fritz.



— Soldats ! il fait très froid ; mais si l'on est content de vous, on donnera un paletot fourré... au maréchal Fritz.



— Ils auront beau emporter les pendules, ils n'empêcheront pas l'heure de la vengeance de sonner.



Pauvre France !... Le tronc est foudroyé, mais les racines tiennent bon !



Préparant les étrennes pour son peuple.

RAID DE JOUR sur l'Europe



Nuit et jour, l'Europe reçoit la visite de l'aviation alliée. Pendant la nuit, ce sont les bombardiers de la R.A.F., les Stirlings, Halifax, Lancasters, qui font des incursions sur les zones industrielles de l'ennemi. Le bombardement de jour est assumé par les forteresses volantes américaines, escortées de chasseurs britanniques et américains, et vise des objectifs stratégiques et industriels en Allemagne et dans les territoires occupés. Le canonnier d'une forteresse volante raconte dans le récit suivant un de ces raids routiniers sur l'Europe.

Le ciel anglais est d'une pureté parfaite, et le sergent Bob Knight, de l'aviation américaine de bombardement, pense que le temps est idéal pour une opération aérienne au-dessus du Continent. Juste à ce moment, le haut-parleur s'anime : « Les équipages de combat, au rapport dans la salle des instructions. »

Knight jette un coup d'œil vers Smitty qui est en train de goûter aux joies d'un sommeil paisible. Sans ménagement, il le tire de ses rêves.

Dans la salle des instructions, les conversations s'arrêtent. « Le vieux » a pris la parole. Et maintenant, Knight sait de quoi il s'agit : un raid comme les autres, sur Rotterdam, Abbeville, Rouen ou tout autre centre de l'Europe occupée ou de l'Allemagne. Il écoute attentivement les instructions précises données par le chef.

— Voilà l'objectif, dit celui-ci, en indiquant un point sur la carte. Ici (son doigt revient un peu en arrière), vous aurez à subir un feu assez nourri de D.C.A. Mais cela ne durera que quelques minutes. Les Spitfires vous rejoindront à mi-chemin.

Knight se rend compte que ses mains sont humides. Le seul moment d'émotion pour lui est celui-ci. Une fois dans sa forteresse volante, il se sent envahi par un calme étrange. Mais là, dans la salle des instructions, il transpire abondamment...

La séance est levée. Knight enfourche sa bécane, et pédale vigoureusement vers son appareil. Autour du gros avion, baptisé « Mayme Flamboyante » en l'honneur de la fiancée rousse du lieutenant O. Wikle, l'équipage de terre s'agite pour refaire le plein, vérifier les moteurs, charger les mitrailleuses, s'assurer de leur fonctionnement.

Maintenant, l'équipage est à son poste : en quelques minutes, la forteresse volante est prête à décoller. Ses moteurs tournent rond. L'avion s'ébranle, s'en va vers son point de départ, et ensuite c'est le décollage ; dix secondes plus tard, la masse géante s'élève dans l'air. Le téléphone interne commence à fonctionner : le pilote demande au mitrailleur arrière :

— Ça va, là derrière ?

— Ça va, le reste de l'escadrille nous suit en formation parfaite.

Et maintenant, ils sont en route vers le Continent. Au-dessous, la campagne anglaise, si plaisante avec ses champs bien dessinés, ses petites fermes pro-



Le chargement d'une mitrailleuse avant le départ d'une forteresse.

pres et nettes, défile rapidement. Le mitrailleur de droite lance dans le micro :

— Il doit y avoir de fameux poulets dans ces fermes.

— Pas possible, répond un autre. Jamais plus je ne mangerai du poulet ici. On dirait qu'ils sont nourris de sciure de bois.

Et ainsi, une conversation, où se mêlent la fantaisie et l'humour, se déroule à l'intérieur de cet engin volant, qui s'en va apporter la mort à plusieurs milliers de kilomètres, et qui, à n'importe quel moment, peut se trouver engagé dans un combat terrible à quelques milliers de mètres du sol.

Soudain, le lieutenant Balaban annonce :

— Voici les Spits, les gars.

Quelles belles bêtes ! Quelle race, ces Spitfires ! Longs, minces, aux formes simples. Ils arrivent de toutes les directions. Une forteresse volante transporte une quantité impressionnante de bouches à feu, mais elle ne peut pas accomplir les évolutions acrobatiques qui ne sont qu'un jeu pour les Spits.

L'escadrille au complet survole la Manche. Quelques minutes plus tard, elle s'engage sur le Continent. La conversation s'est éteinte. Knight scrute l'horizon, à la recherche de petits points noirs qui pourraient être des Messerschmitts ou des Folke Wulfs.

— Attention, 10 heures, 15.000 pieds environ.

L'avertissement arrive dans le microphone, et Knight promptement dirige sa mitrailleuse vers « 10 heures ». Il pense à son copain Sven Hansen, l'opérateur de radio. Pauvre Sven ! Il ne peut pas voir « 10 heures », car il est tourné vers l'arrière de l'avion.

Les voici... trois Messerschmitts qui arrivent rapidement sur la gauche. Ils sont encore trop loin.

Le tir anti-aérien commence. Trop loin pour causer un dommage quelconque : les obus ne font même pas bouger l'avion. Le téléphone annonce encore deux Messerschmitts à « 2 heures et 20.000 pieds ». Et encore d'autres arrivent, précédés par l'annonce au micro, donnée par les membres de l'équipage qui les aperçoivent les premiers. Une vive animation règne dans la grande carlingue :

— Deux à « 4 heures ». Attention, surveillez-les... Vous voyez celui-là ? Oui, vers les « 11 heures »... Il approche, attention, ouvrez le feu...

Knight pense aux équipages des autres appareils de l'escadrille. Sans doute ils sont en train de tenir une conversation du même genre. Mais au lieu de dire « 4 heures » et « 11 heures », peut-être disent-ils « rouge » et « vert », ou peut-être encore, partisans de la vieille école, parlent-ils encore de « tribord et de bâbord ». Quant aux compagnons de Knight, ils se trouvent parfaitement à l'aise avec le système des « heures » pour indiquer les différentes directions d'où viennent les appareils ennemis.

On dirait que toute la chasse allemande a pris l'air. Voici des chasseurs au ventre peint en jaune : c'est l'équipe d'élite de Gœring qui combat aujourd'hui.

Deux mille mètres... mille ci[nq] cents... 1.000.

Les rafales de mitrailleuses envoient des balles traçantes dans l'espace. Mais l'attaque est interrompue par les Spitfires qui foncent sur les chasseurs ennemis. Une seconde plus tard, un Messerschmitt, transformé en torche, pique une chute folle vers le sol.

Les forteresses volantes sont presque arrivées sur l'objectif. Knight avait oublié le but véritable de la mission, mais un appel du navigateur lui rend le sens des réalités.

Le pilote annonce : « Bombardier, attention du côté « 4 heures ».

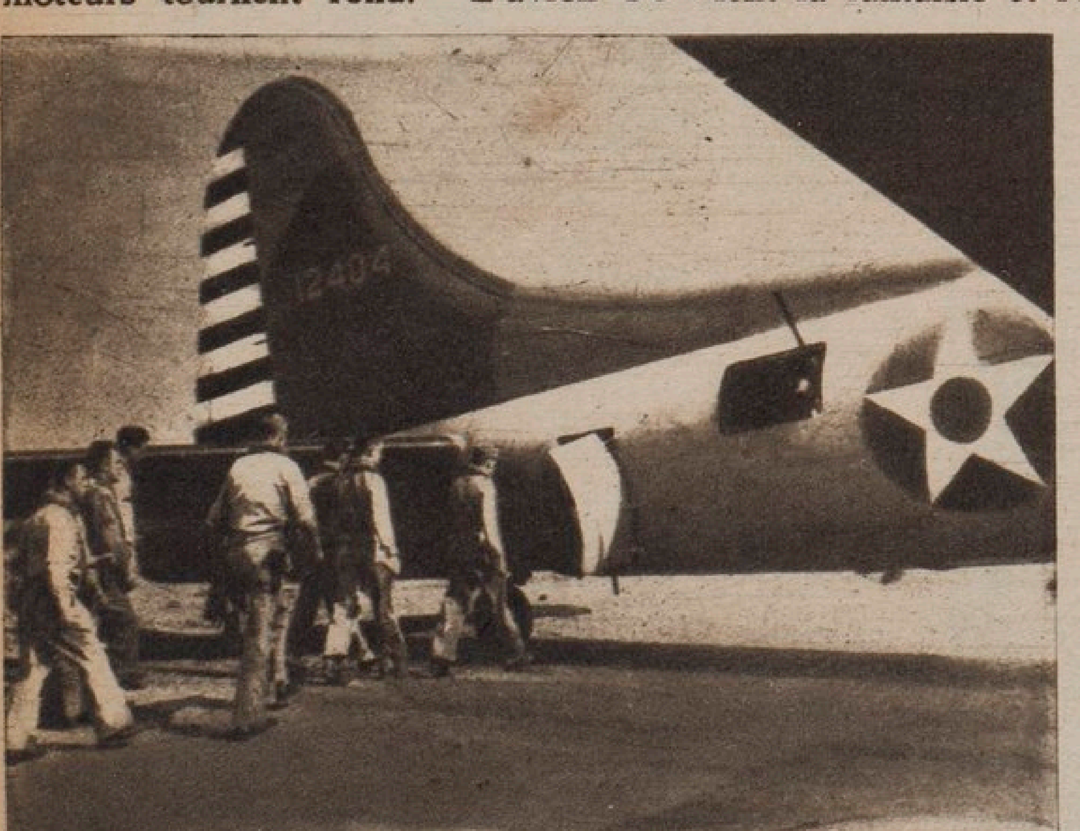
Le bombardier a le doigt posé sur la gâchette de ses mitrailleuses. Dirigeant le double canon de son arme



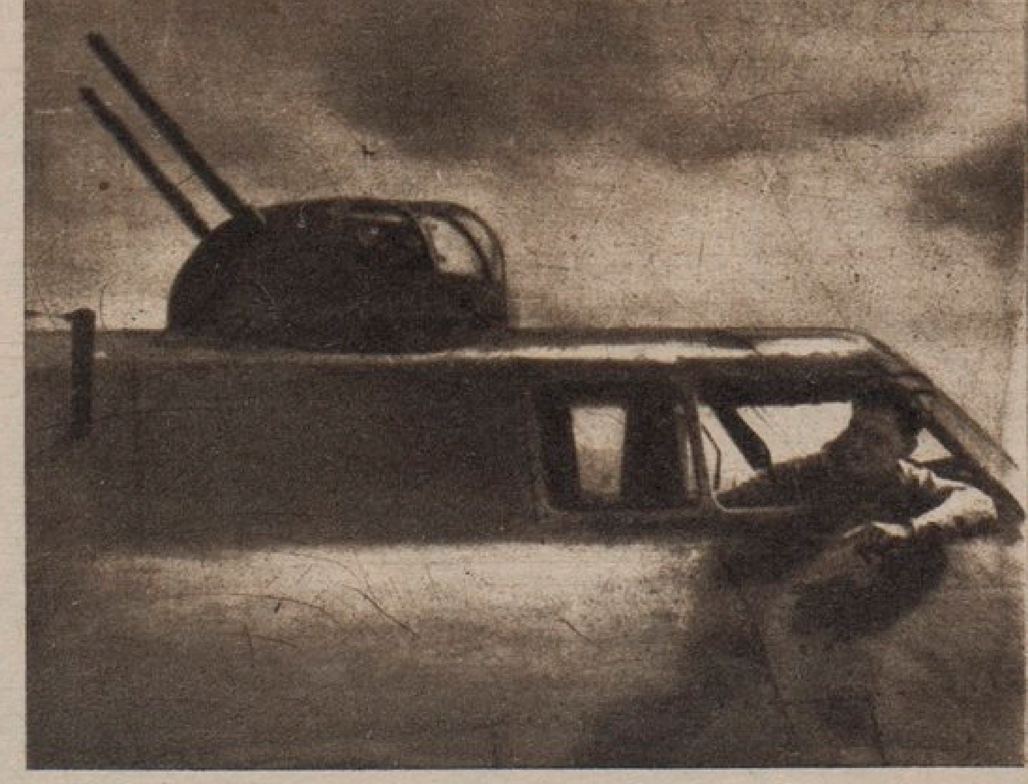
Le chargement de bombes d'une forteresse vo



Tandis que l'équipage attend le signal du dé



Les membres de l'équipage regagnent l'appareil prêt à aller bombarder les territoires occupés par l'ennemi.



La forteresse volante prête à décoller. Le second pilote attend que soit donné le signal du départ.

dans toutes les directions successivement, il arrose l'air de balles. Mais la voix du navigateur retentit encore une fois dans le téléphone :

— Navigateur au bombardier : nous arrivons sur l'objectif.

Maintenant, la minute la plus tragique est arrivée : chasseurs ennemis en dessus, en dessous, à droite, à gauche, chasseurs ennemis lancés dans leur course mortelle, et la forteresse volante doit stabiliser son vol comme un avion de passagers quelconque, pour décharger son chargement de bombes avec le maximum de chances de frapper la cible en plein.

Les Messerschmitts reviennent à la charge : le bombardier est occupé à l'ouverture de la trappe aux bombes, et cette opération l'absorbe entièrement. Knight sait très bien quelles doivent être les pensées de l'homme préposé au lance-bombes : l'ennemi est là, attaquant de tous côtés. Il a là, sous la main, deux superbes mitrailleuses chargées de leurs bandes de balles de cinquante millimètres. Ce serait un plaisir que de faire crépiter ces mitrailleuses, envoyer quelques rafales dans le fuselage des Messerschmitts qui s'approchent témérairement : mais tout cela, le bombardier doit l'oublier pour l'instant. Son devoir lui ordonne de mener avant tout la tâche de bombardement.

Quarante secondes... trente... Finalement, l'ordre arrive :

— Lâchez bombes !

Les lourds projectiles quittent l'avion et se précipitent vers l'objectif avec un lent balancement. Tout l'équipage attend le verdict de l'observateur : « Coup direct, en plein sur les rails. »

La satisfaction de la mission accomplie est aussitôt mitigée par l'arrivée d'autres chasseurs. Ils arrivent à « 11 heures ». C'est au tour du mitrailleur de la tourelle supérieure d'engager le combat. Chasseur et forteresse volante ouvrent le feu simultanément. L'Allemand a le dessous. Son avion est en feu, mais le pilote s'acharne, continuant à tirer. C'est un véritable suicide. Soudain, l'appareil se cabre, précipité dans le vide. En quelques secondes, il est hors de vue.

Tout redevient très calme autour du bombardier. Knight lance un regard vers le bas et est surpris de voir la mer. La forteresse volante est sur la voie du retour.

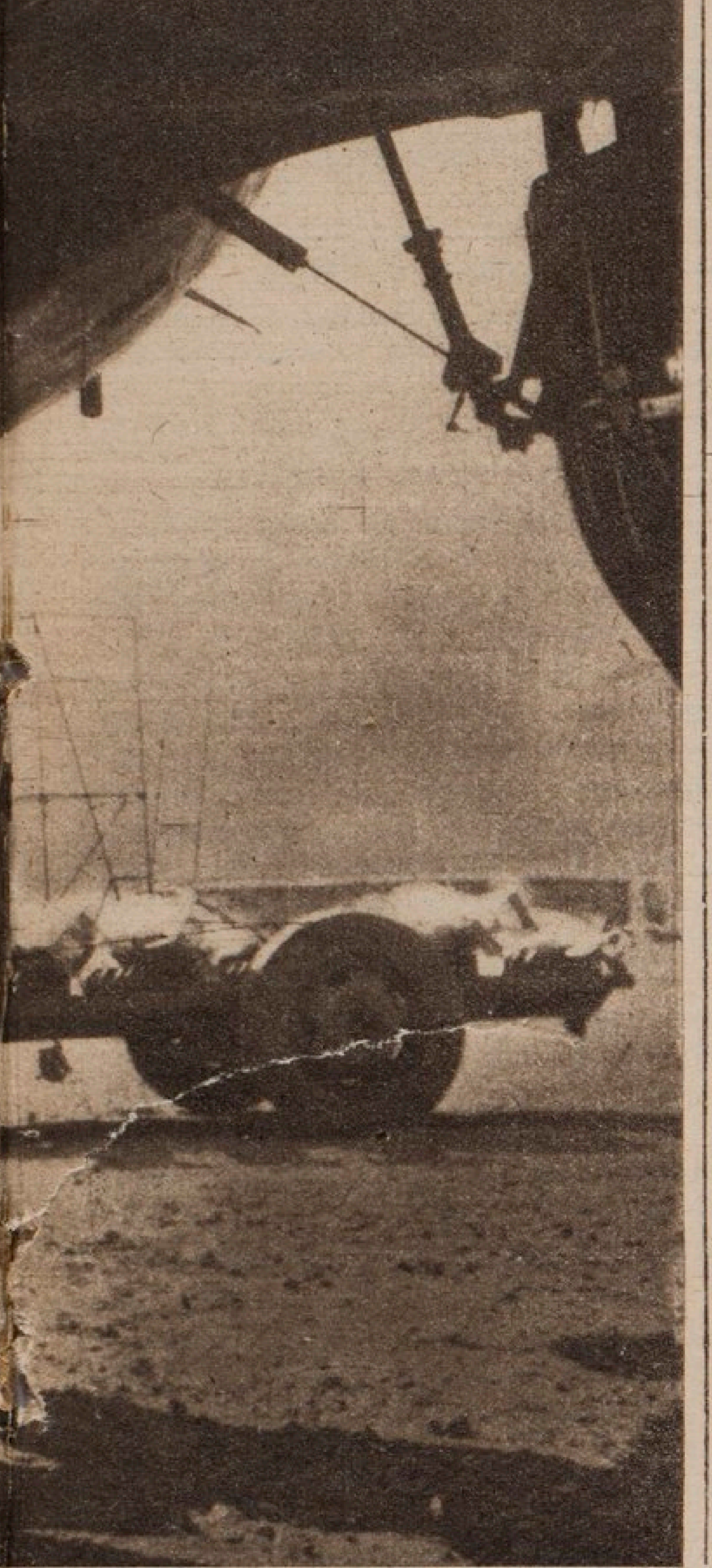
La côte, déjà ? Knight regarde sa montre. Il y a exactement quarante minutes qu'il a aperçu la première formation de Messerschmitts, à « 10 heures ». Il regarde tout autour de lui : le ciel clair ne révèle aucune présence hostile. L'Allemand en a assez pour aujourd'hui.

Dans la carlingue, un chant se lève, que les autres entendent dans leurs microphones et reprennent en chœur. Ils chantent toujours lorsqu'ils sont sur la voie du retour, après avoir accompli leur mission.

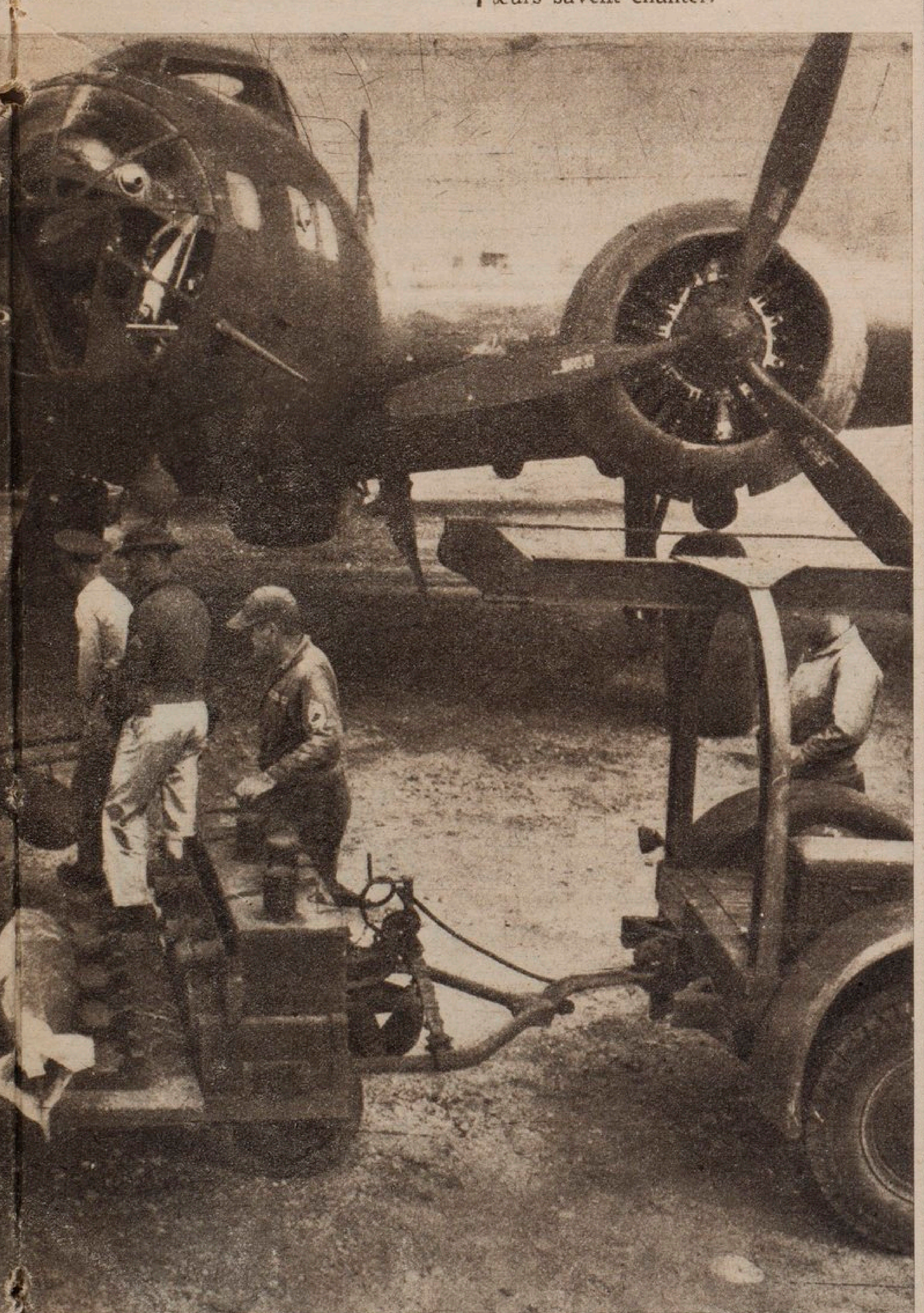
Pendant que l'avion survole de nouveau la campagne anglaise, les sept hommes qui viennent d'accomplir un raid dangereux et de frôler la mort chantent à tue-tête :

— *O Tangarine ! ! !*

Le chœur est harmonieux. Les aviateurs savent chanter.



volante.



écart, des bombes de 300 livres sont chargées.



1.000 NAVIRES FURENT SAUVES !

Ils luttent aujourd'hui aux côtés des Nations Unies

Dans une petite auberge de la vallée de Romsdall, quelques hommes sont assemblés. Des fenêtres recouvertes de givre, ils peuvent apercevoir les montagnes alentour. De temps à autre, un appel de clairon signale un raid ennemi. Mais, malgré les bombes et le tir des mitrailleuses, aucun d'eux ne bouge. Ils ont à accomplir une tâche importante et rien ne les fera faillir à leur devoir.

Cela se passait le 22 avril 1940, et ces hommes luttaient farouchement pour l'existence de la Norvège. Il y avait là le roi Haakon, le prince héritier Olaf et les membres du gouvernement norvégien. Durant treize jours, ils avaient poursuivi leur retraite, harcelés par l'aviation allemande et menacés à chaque instant d'être pris sous le feu de l'ennemi. Quelques jours auparavant, un grand nombre de parachutistes nazis avaient atterri à proximité de l'endroit où ils se trouvaient. Le major Arne Sunde, l'actuel ministre de la marine norvégienne, mobilisa un certain nombre d'habitants et, à l'aide de quelques fusils de modèle ancien, ils parvinrent à abattre les soldats nazis, qui étaient au nombre de cinquante environ.

UN MORCEAU DE PAPIER

Les membres de cette assemblée étaient à ce moment réunis dans la salle à manger de la petite auberge pour prendre une décision qui devait aboutir à placer une flotte de 1.000 navires à la disposition des Nations Unies. Sur un petit bout de papier, quelques mots furent griffonnés : « Comme directeur de la marine norvégienne à Londres, Oeivind Lorentzen est autorisé à réquisitionner, au nom du gouvernement norvégien, tous les navires en service. » Ce court message portait la signature du roi Haakon.

Avec ce morceau de papier en poche, M. Lorentzen, accompagné du major Sunde et de M. Vogt, s'embarqua à bord d'un canot de douze pieds qui fut accosté plus tard par un navire de guerre britannique. Le 26 avril, les voyageurs arrivèrent en Angleterre où M. Sunde débarqua, revêtu d'un uniforme de skieur, car c'est dans cet accoutrement qu'il avait quitté Oslo, et il se présenta ainsi au palais de Buckingham.

DES VAISSEAUX MODERNES

Avant le déclenchement des hostilités, la flotte marchande norvégienne se composait de 1.980 unités, d'un tonnage global de 4.850.000 tonnes, dont une grosse partie était constituée de bateaux rapides et de construction moderne. L'administration de cette grande flotte était assumée par quelques centaines d'armateurs et des sociétés de navigation ayant un personnel de près de 6.000 employés. Avec l'invasion allemande, toute cette organisation avait été jetée dans la confusion, à peine un pour cent des armateurs ayant réussi à échapper aux envahisseurs. Théoriquement, toute la flotte norvégienne passait sous le contrôle nazi.

Quand ces trois hommes arrivèrent en Angleterre, ils avaient des difficultés énormes à surmonter avec des moyens bien restreints. De plus, les autorités allemandes avaient lancé des ordres du poste de radio d'Oslo, intimant à tous les navires norvégiens se trouvant en mer de rallier au plus vite des ports de l'Axe. Ceci ajoutait à la confusion et, n'était la loyauté des officiers de marine norvégiens, la chose eut pu provoquer *un des plus grands désastres de cette guerre.*

Quand M. Lorentzen fit un appel à tous les capitaines en mer de déclarer leur fidélité au roi et au gouvernement norvégiens, une réponse affirmative fut reçue de tous les navires. Cependant, le câble d'un capitaine, déformé par la transmission télégraphique, provoqua quelque émoi. Mais tout fut remis dans l'ordre et, comme ses collègues, ce capitaine se « mettait au service du gouvernement ».

FUIR POUR COMBATTRE

Nombreux furent les marins bloqués en Norvège et seuls quelques-uns purent fuir pour se joindre aux forces combattantes. La détermination avec laquelle ces marins essayèrent de fuir le joug nazi est illustrée par l'histoire de cet officier de marine dont le navire avait quitté les côtes de Norvège deux jours avant l'invasion des armées allemandes. Il avait mis le cap sur l'Extrême-Orient quand un ordre d'Oslo lui vint de regagner au plus vite son port d'attache. L'officier ne fit aucun cas de l'avertissement et on apprit plus tard, à Londres, qu'il avait rejoint les forces libres. Cependant, quelques jours après, son vaisseau fut torpillé dans l'océan Indien. L'équipage fut recueilli par un autre navire norvégien, capturé par les Allemands, où l'officier eut l'agréable surprise de rencontrer son propre frère. Près de la côte allemande, le navire fut torpillé par la marine britannique. Les deux frères naviguèrent longtemps à bord d'une petite embarcation avant d'être recueillis. On les conduisit dans un camp de concentration allemand et, trois mois plus tard, ils furent transférés en Norvège. Là, ils préparèrent calmement leur fuite et, un jour, ils gagnèrent la Suède sur des skis. Puis, après de nombreuses péripéties, ils arrivèrent en Syrie, après avoir traversé la Finlande, la Russie et la Turquie. Le voyage dura cinq longs mois au bout desquels ils purent reprendre leur place à bord d'un navire norvégien.

UNE TACHE COLOSSALE

Mais laissons M. Vogt nous parler des difficultés qu'il rencontra avec ses deux amis pour rallier mille navires norvégiens à la cause des nations alliées.

« Plus de mille navires se trouvaient à ce moment-là à travers les mers ou dans des ports étrangers, avec un équipage de plus de trente mille hommes. Nous ne savions tout d'abord où ils se trouvaient ni quelle direction ils avaient prise. Nous ne connaissions même pas exactement leur nombre, mais étions au courant que près de quatre-vingt pour cent de la flotte avait réussi à fuir. Cela représentait un tonnage brut d'environ quatre millions de tonnes. Dans certains ports neutres, quelques-uns de nos navires avaient été retenus et furent menacés d'être saisis. D'autre part, la situation militaire n'était pas faite pour arranger les choses. Les nazis avaient envahi tour à tour, après la Hollande, la Belgique et la France. On avait, au surplus, à faire face aux problèmes d'assurances les plus ardus. Un jour d'inactivité de la flotte représentait, sur les bases d'avant-guerre, un manque à gagner de 100.000 livres. Tant de problèmes à résoudre, sans compter les nombreuses difficultés qui se dressaient devant nous du fait qu'en territoire étranger nous n'étions investis que de pouvoirs limités. »

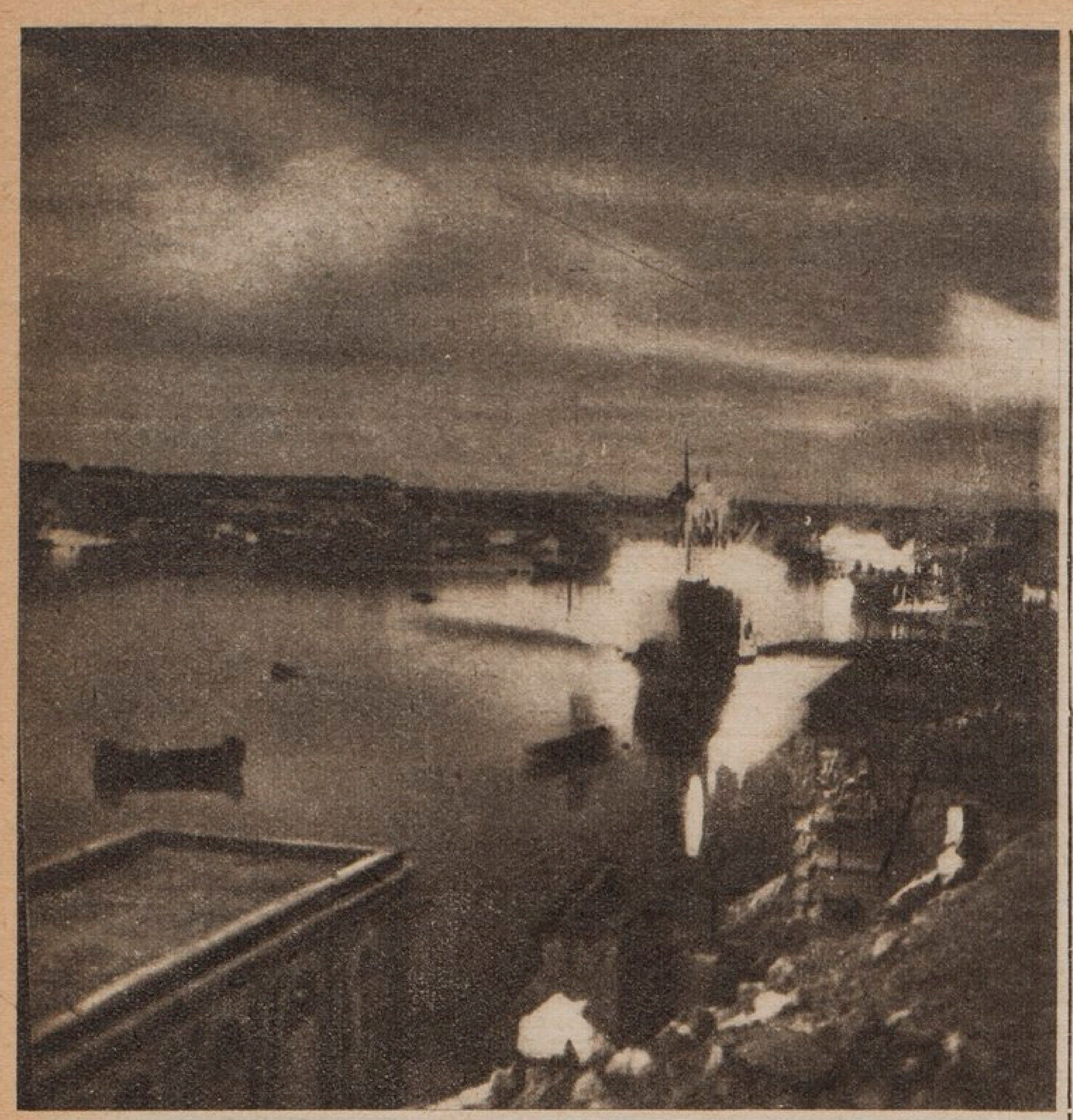
Les trois hommes qui avaient à charge de résoudre ce véritable puzzle travaillaient cependant sans relâche, nuit et jour. Entre temps, plusieurs marins norvégiens gagnaient les Iles Britanniques. Ils venaient de partout et les engagements se succédaient dans les nouveaux bureaux installés dans un grand immeuble de Londres. Il fallut bientôt en créer plusieurs. Un des nouveaux directeurs qui réussirent à prendre la fuite des territoires occupés était M. Holter.

4 MILLIONS DE PRIMES

Moins de six semaines après l'arrivée du major Sunde en Angleterre où, on se le rappelle, il débarqua en costume de skieur et sans un penny en poche, celui-ci versa un chèque de 4 millions de livres.

Quelque temps après, les vaisseaux arborant le drapeau norvégien parcouraient les sept mers pour compte de la société « Nortraship » dont des filiales allaient être créées en Amérique.

Les Alliés ont ainsi gagné la quatrième flotte du monde, celles de la Grande-Bretagne, des Etats-Unis et du Japon venant juste avant celle de la Norvège. Ainsi que M. Noel Baker l'a déclaré : « Les bateaux-citernes norvégiens sont pour la bataille de l'Atlantique de la même importance que les Spitfires pour la bataille de Grande-Bretagne. » Il a raison. En effet, les bateaux-citernes norvégiens transportent le quarante pour cent du pétrole nécessaire aux Alliés en Grande-Bretagne et dans les divers théâtres de la guerre en Orient. Mais ceci ne va pas sans pertes. En effet, trois cents des vaisseaux norvégiens ont été coulés par les torpilles ennemies, emportant avec eux plus de deux mille vies humaines. *Mais les navires norvégiens continuent à braver tous les périls et jouent un rôle prépondérant dans la lutte pour la libération, et des noms tels que ceux de Lorentzen, Sunde et Vogt ne seront jamais oubliés.*



Le déchargement d'un convoi pendant la nuit dans le port de La Valette à Malte. La célèbre forteresse peut aujourd'hui, grâce à l'occupation de la Tripolitaine par les troupes de la Huitième Armée, recevoir des convois sans craindre les attaques des avions ennemis.

ATTAQUE NAVALE CONTRE MALTE

Une tentative qui fut un échec lamentable

De l'intéressant ouvrage intitulé « Malta At Bay » de M. Leslie Oliver, nous avons transposé en français un chapitre consacré à la première attaque navale contre l'île, effectuée par des vedettes lance-torpilles italiennes. Cette attaque, qui se termina par un échec lamentable pour l'ennemi, marqua l'échec définitif de l'arme secrète de la flotte de guerre italienne.

Durant la longue période au cours de laquelle Malte fut aux abois, aucune attaque ne fut plus saisissante que celle effectuée par des vedettes lance-torpilles italiennes contre l'île, à l'aube du 26 juillet 1941. Ce fut la première attaque du genre contre la forteresse héroïque. Une vedette italienne avait bien essayé, quelques mois auparavant, de sonder les défenses de l'île, mais les batteries côtières eurent vite fait de repousser le présomptueux vaisseau qui s'empressa de regagner en toute hâte la Sicile.

La tentative de juillet 1941 fut entreprise sur une large échelle et se heurta, non seulement au tir des batteries côtières, mais à celui des avions de chasse britanniques. Le premier compte rendu de cette tentative fut donné par un communiqué de l'Amirauté ainsi conçu :

Une attaque par vedettes lance-torpilles a été effectuée, ce matin, par l'ennemi contre le port de La Valette. Elle fut repoussée avec de lourdes pertes pour l'adversaire et près d'une douzaine de navires ennemis furent coulés par les batteries côtières et les appareils de la R.A.F.

Ce communiqué laconique fut suivi par un autre donnant de plus amples détails et précisant que le nombre des navires ennemis coulés n'était pas de douze, mais de dix-sept, ce qui revenait à dire *qu'aucun des vaisseaux ayant participé à l'attaque n'était revenu à sa base.* Ces faits furent plus tard confirmés par le journal italien *Voce d'Italia* qui déclara que les hommes que l'on avait chargés de cette tâche spéciale avaient été avertis qu'ils ne pourraient revenir de cette mission et qu'ils seraient ou tués ou faits prisonniers.

Un autre organe italien releva que cette attaque passerait dans l'histoire comme un des faits les plus remarquables de cette guerre.

•

Dans la nuit du 25 au 26 juillet, quatre alertes aériennes furent données dans l'île. Le dernier signal de fin d'alerte résonna à 4 heures 20 du matin et on n'eut à déplorer aucune victime des quelques bombes qui furent jetées sur l'île. Les habitants, accoutumés à de pareils incidents, sortirent comme d'habitude des abris pour regagner leurs gîtes. Quelques-uns n'avaient pas encore atteint leur demeure que des canonnades se firent à nouveau entendre, faisant croire qu'un raid avait eu lieu avant que les sirènes n'aient eu le temps de faire entendre leurs mugissements. Les Maltais se préparaient à regagner les abris quand ils s'aperçurent que les projecteurs, au lieu d'être braqués contre le ciel, étaient au contraire dirigés du côté de la mer.

La flotte ennemie n'était pas visible à travers la brume matinale, mais il était évident que les projecteurs cherchaient quelque chose à l'horizon, quelque chose qui n'était pas loin de l'entrée du grand port. Aussitôt, d'ailleurs, les canons se mirent à tonner. Bientôt cela devint un vacarme terrible, les batteries côtières ayant repéré l'ennemi et envoyant leurs obus sans arrêt contre les cibles. On entendit bientôt plusieurs explosions. De plus, des chasseurs avaient déjà pris leur envol à la recherche des unités ennemies pour achever l'œuvre de destruction, déjà si bien commencée par le tir des batteries. Des avions italiens, qui avaient été envoyés à la rescousse des vedettes, furent poursuivis par les chasseurs et trois d'entre eux envoyés à la mer. Des appareils alliés un seul périt, mais le pilote fut sauvé.

Malte pouvait se féliciter d'avoir porté des coups très durs à la première tentative d'invasion par mer qui avait été faite sur l'île.

•

Plus tard vinrent de nouveaux détails sur la procédure adoptée par l'ennemi dans sa nouvelle tactique de guerre. Les vedettes qui avaient pris part à l'assaut étaient de dimensions diverses. Il y avait là de grandes vedettes lance-torpilles, avec des moyens puissants, et d'autres, de modèle réduit, pouvant être dirigées par un seul homme. Mais l'entreprise hasardeuse démontra son inefficacité, un seul des navires ayant pu s'approcher suffisamment du port pour pouvoir causer quelques dommages aux défenses de l'île. Pas un des bateaux marchands ou des navires de guerre ancrés dans le port ne subit la plus petite éraflure, et on n'eut à déplorer aucune victime, ni parmi les marins ni parmi la population civile.

Voilà un bien piètre résultat pour une manœuvre qui, apparemment, cherchait la destruction de navires qui étaient parvenus en convoi dans le grand port de La Valette. Les Italiens n'avaient pas réussi à atteindre ces vaisseaux en pleine mer et ils considéraient qu'il leur serait plus facile de les détruire dans le port. Quelle grosse erreur !

Cependant, combien de fois les propagandistes de l'Axe n'avaient-ils pas annoncé à leurs auditeurs la destruction complète des défenses de la grande forteresse ! Combien de fois n'avaient-ils pas donné des chiffres astronomiques sur les pertes subies par les défenseurs de l'île, alors que celles de leurs pilotes étaient infimes ! Néanmoins, le 26 juillet 1941, après un an d'attaques incessantes contre l'île, celle-ci prouva qu'elle était encore capable de se défendre, et de se défendre admirablement. D'ailleurs, le communiqué officiel italien, paru à la suite de cette attaque avortée, n'est-il pas un éclatant témoignage des moyens de défenses de l'île héroïque ? Le voici :

Une partie des bateaux britanniques faisant partie d'un convoi et qui, durant trois jours et trois nuits, furent attaqués en Méditerranée centrale ont trouvé refuge dans le port de La Valette.

L'Amirauté italienne décida de les attaquer au moyen de ces petites mais puissantes unités que des ingénieurs ont, durant plusieurs années, en silence, portées à un degré de perfectionnement tel, que c'est là un des secrets les plus précieux de la machine de guerre italienne.

Les hommes choisis pour cette tâche savaient que leur retraite était impossible, ils savaient qu'ils devaient être faits prisonniers ou tués. Cependant, malgré la nature formidable des défenses britanniques, aucun d'eux ne faillit à sa tâche.

Mais « la nature formidable des défenses britanniques » n'existait plus depuis longtemps d'après les propagandistes de l'Axe. Voilà que celles-ci revenaient de nouveau sur le tapis !

On apprit, plus tard, qu'un croiseur italien transportait les petites vedettes lance-torpilles jusqu'à proximité de La Valette et que celles-ci furent mises à l'eau, sous le couvert de l'obscurité, pour accomplir leur mission de suicide. Cela ne pourra être confirmé d'une manière certaine que beaucoup plus tard, mais il est évident que le croiseur, une fois sa tâche accomplie, jugea prudent de faire rapidement chemin arrière, afin d'éviter les poursuites de chasseurs de la R.A.F. basés dans l'île.

Le *Daily Express* publia, en novembre 1941, une statistique des pertes navales italiennes. Celles-ci comprenaient la perte de 19 vedettes lance-torpilles, parmi lesquelles 17 furent coulées en moins d'une heure lors de l'attaque avortée contre Malte. Voilà certainement le plus grand tribut de gloire porté au crédit des défenseurs de l'île qui ont accompli là un exploit des plus remarquables dont les détails furent donnés par un communiqué officiel, issu de l'Amirauté, conjointement avec le ministère de l'Air et le ministère de la Guerre britanniques.

Un peu avant 5 heures du matin (heure locale), dit ce communiqué, des vedettes lance-torpilles apparurent à quelque distance du port de La Valette. Les défenses côtières entrèrent aussitôt en action.

Une vedette fut atteinte et explosa, et quatre autres furent détruites par le tir de batteries. On s'aperçut ensuite que les vedettes essayaient de couvrir l'action de bateaux de moindre envergure qui essayaient de pénétrer dans le port. Nos batteries engagèrent aussitôt le combat et huit de ces embarcations furent ou coulées ou endommagées.

Les chasseurs de la Royal Air Force entrèrent aussitôt en action et, poursuivant les vedettes qui essayaient de fuir, coulèrent quatre d'entre elles et endommagèrent plusieurs autres.

Les chasseurs rencontrèrent alors des avions ennemis qui venaient à la rescousse de leurs navires. Trois appareils furent détruits par nos chasseurs, alors qu'un de nos appareils fut perdu, mais le pilote sauvé.

Des rapports ultérieurs indiquent qu'au cours de l'attaque contre le port, tous les navires qui y avaient pris part furent détruits. Cela ressort du communiqué italien même, paru samedi dernier.

Ceci mit fin à la première attaque navale effectuée contre Malte depuis l'année 1798, quand les forces françaises firent des assauts répétés contre l'île. Malte est le premier territoire britannique à avoir subi une attaque navale depuis le commencement des hostilités, mais elle a conservé ses vieilles traditions d'île inviolée dont les défenseurs ont montré les mêmes qualités de bravoure que leurs aïeux.

LA ROUTE POLAIRE DE LA VICTOIRE

Saviez-vous que des enquêtes, menées par des ingénieurs compétents et des explorateurs, ont démontré que la route arctique était la plus courte et la plus praticable entre les Etats-Unis et la Russie ? Cet article, tiré de la revue « Harper's Magazine », dû à la plume de Parker Hanson, vous le démontrera.

•

La distance à vol d'oiseau qui sépare le Groenland de Mourmansk est seulement de 1.300 milles, tandis que celle de Terre-Neuve à l'Irlande est de 2.000 milles.

La route arctique est entièrement protégée et, en aucun point, elle ne peut être menacée par l'Axe. Les Russes ont démontré qu'un avion lourd de transport pouvait atterrir facilement dans les régions arctiques et y prendre son envol. Il a été aussi démontré que des terrains d'atterrissage sur glace pouvaient être maintenus tout au long de l'année, et que le Groenland tout entier pouvait être utilisé comme un immense aérodrome naturel. « La mer arctique, a déclaré le capitaine Ashley McKinley, de l'expédition antarctique Byrd, est la seule mer du globe sur laquelle les Etats-Unis ont un contrôle absolument complet. Il est vraiment malheureux que nous n'ayons rien fait jusqu'ici pour l'utiliser. »

LA TERRE EST RONDE !

Si tout cela est vrai, pourquoi le raccourci arctique n'a-t-il pas été employé de façon suivie ?

Voici les raisons de cette carence :

1° Quelques hommes seulement dans l'armée et la marine américaines connaissent les régions arctiques et leurs avantages.

2° Cette ignorance provient de la façon d'enseigner la géographie dans les écoles. Là, les enfants apprennent que la terre est ronde, mais leurs connaissances sont basées sur la carte Mercator ou mappemonde qui représente les méridiens comme des droites parallèles équidistantes. Des millions sont ainsi induits en erreur par cette invention du XVIe siècle, supposé être l'âge de la science, et peu d'enfants et même d'hommes mûrs ont une conception réelle des distances dans les régions polaires.

3° La croyance, ancrée dans les cerveaux depuis des centaines d'années, que les régions arctiques sont des terres gelées et désolées et, pour ainsi dire, mortes. Il y a trente ans, Vilhjamur Stefansson et d'autres explorateurs ont tâché de démontrer qu'en s'adaptant aux conditions arctiques, un être humain pouvait fort bien vivre dans ces régions. Stefansson parlait avec l'expérience d'un homme ayant lui-même vécu durant onze ans avec les Esquimaux et ayant pourvu à sa propre nourriture par la chasse et la pêche.

4° La tendance des hommes de suivre la routine, plutôt que d'essayer de nouvelles voies de navigation jugées hasardeuses.

UNE ROUTE PRATICABLE

La carte qui accompagne cet article, établie selon le système de projection équidistante polaire, est suffisamment claire pour démontrer la praticabilité des routes arctiques.

Bien entendu, les mers arctiques sont recouvertes de glace et semblent de prime abord impraticables à la navigation. Mais les Russes ont employé des brise-glaces de la manière la plus efficace, et le passage à travers le détroit de Bering jusqu'aux régions arctiques de Russie est possible durant deux ou trois mois de l'année. De plus, l'achèvement de la route de l'Alaska sera un moyen de rendre les communications encore plus faciles.

EXPLORATIONS POLAIRES

Les explorations dans les régions arctiques ont d'ailleurs été nombreuses durant ces dernières années. Il n'est qu'à voir le tableau suivant pour s'en rendre compte.

1925-28 : Amundsen, Byrd et Mobile volèrent à travers le Pôle.

1927 : Wilkins démontra la possibilité pour les avions d'atterrir sur les glaciers du Pôle.

1928 : Wilkins fit un vol d'études de Point Barrow au Spitzberg.

1932 : Au début de cette année, la « Pan American Airways » organisa quatre expéditions au Groenland. Lindbergh emprunta cette même route.

1937 : Les Russes organisèrent une expédition au Pôle dans le but de se livrer à des études sur place. Les explorateurs vécurent sur une banquise flottante durant huit mois, se livrant à un travail scientifique des plus concluants et, finalement, aboutirent au nord-est du Groenland.

1937 : Les Russes effectuèrent deux vols sans arrêt de Moscou en Californie, via le Pôle Nord.

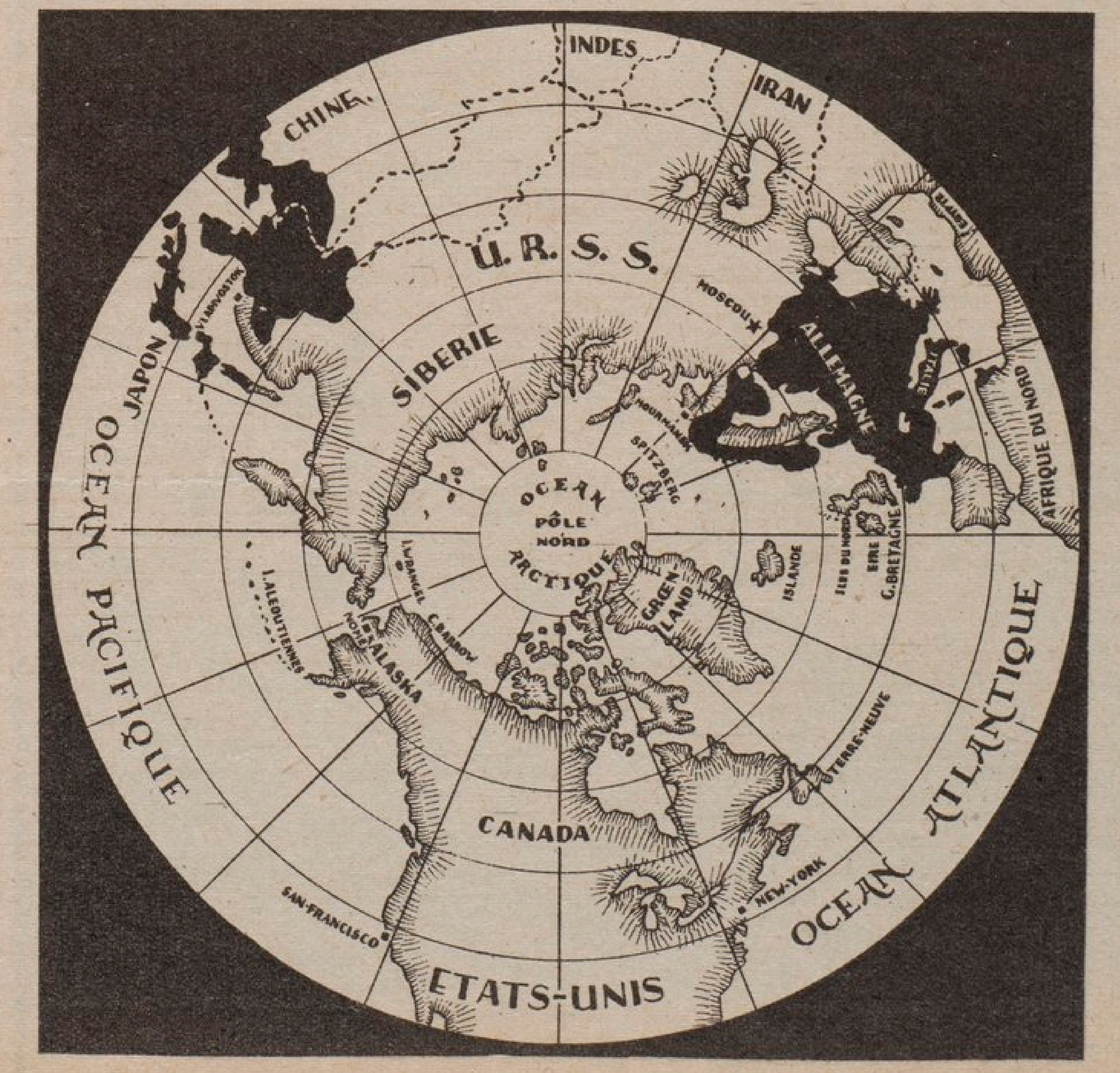
1937 : Wilkins, parti à la recherche de Levanevsky, établit que les conditions de vol par pleine lune, à travers les longues nuits arctiques, étaient meilleures que dans les journées éternelles de l'été.

De plus, le même Wilkins a démontré que les sous-marins voguant à travers les mers arctiques n'avaient pas besoin de plonger à plus de quinze pieds. Il n'existe aucun iceberg dans les mers arctiques. Ceux qui gênent la navigation de l'Atlantique, détachés des glaciers du Groenland, se dirigent vers le sud sans jamais toucher la mer arctique. Celle-ci est une des plus calmes du monde et ses eaux sont beaucoup plus chaudes qu'on ne le croit généralement.

L'importance primordiale du Spitzberg ressort de la carte ci-dessous où on le voit à mi-chemin entre le Groenland et Mourmansk. Dans sa plus grande partie, le Spitzberg est montagneux, mais certaines régions sont plates et peuvent permettre l'atterrissage et l'envol des avions les plus lourds.

Le trajet qui sépare New-York de Vladivostok, en passant par San-Francisco, est de 8.000 milles, dont 5.000 comprennent des régions du Pacifique infestées par l'Axe. Le même trajet, par voie du Groenland ou des îles du Spitzberg, n'est que de 6.000 milles.

Utilisons la route de l'Arctique !



EISENHOWER

généralissime allié en Afrique du Nord

Commandant en chef de toutes les armées alliées sur le littoral africain, le général Dwight D. Eisenhower assume depuis trois mois la charge la plus importante et la plus lourde en responsabilité parmi les chefs militaires des Anglo-Américains. Son rôle ne se limite pas à diriger les opérations de guerre. Il doit également coordonner tous les efforts déployés sur le terrain politique, économique et administratif, en ce qui concerne le Maroc, l'Algérie et une partie de la Tunisie. Le poste du général Eisenhower en Afrique du Nord ne peut être comparé — en ne considérant seulement que le côté militaire — qu'à celui du maréchal Foch à la fin de l'autre guerre ou à celui qu'assumait le maréchal Timochenko, il y a quelques mois, sur le front russe.

Le général Eisenhower s'est révélé d'ailleurs, de l'avis de tous ceux qui ont eu l'occasion de collaborer avec lui, comme un excellent administrateur.

Dans cette habitation de style mauresque, située quelque part en Afrique Nord, où il a élu domicile et établi provisoirement son haut quartier général, le commandant en chef travaille chaque jour 18 heures sur 24. Outre les messages — télégraphiques, téléphoniques et par T.S.F. — qui lui parviennent de tous les points du front et de l'état-major général de Washington et de Londres, il doit avoir chaque jour plus de 50 importantes entrevues avec différentes personnalités militaires ou politiques — la politique ayant toujours joué un rôle de premier plan dans les affaires de l'Afrique du Nord. Il doit également veiller au problème du ravitaillement, ce ravitaillement qui parvient d'outre-mer et dont l'interruption — même provisoire — peut avoir des conséquences incalculables sur toute la campagne.

Le général Eisenhower a 53 ans. Sa carrière militaire a été fulgurante. Sorti avec un brillant succès de l'Académie militaire de West Point, il fut classé premier de sa formation à l'Ecole d'état-major de Fort Leanenworth, dans le Kansas. Il y a deux ans, il n'était que colonel. Brigadier général en septembre 1941, major général en mars 1942, il avait le titre de lieutenant général au moment du débarquement allié en Afrique. Il fut nommé général il y a seulement un mois.

Trois traits principaux caractérisent la personnalité du généralissime : une tendance démocratique bien américaine, une modestie naturelle débordante et une activité débordante. Ajoutons à cela un sang-froid, une logique sérieuse et réfléchie qui ne se laisse jamais dérouter par les événements.

Son dédain pour le protocole et le traditionalisme est proverbial : quand il était en Angleterre, il fut invité au début de son séjour à une grande soirée organisée par l'ambassadeur des Etats-Unis à Londres, Winant. Il fut obligé à cette occasion de serrer la main à plus de 2.000 personnes. On ne le revit jamais depuis ce jour dans une fête officielle !

Une conférence militaire importante l'obligea une autre fois à passer la nuit dans un château de province, loin de la capitale anglaise. Son ordonnance ayant oublié de ranger son pyjama parmi ses effets personnels, il fut bien embarrassé quand il dut se mettre au lit. Le valet de chambre de son hôte lui offrit un habit de nuit en soie, tout brodé et reluisant. Cet habit était destiné aux invités de marque qui devaient passer la nuit de Noël chez son hôte. Au cours de la nuit, le général rêva que Hitler, habillé en Arlequin, était venu brusquement le saisir à la gorge. Il se réveilla, mécontent, jeta au loin son habit en soie et se rendormit. Le lendemain matin, le valet de chambre qui lui apportait cérémonieusement son thé s'arrêta stupéfait en apercevant le chef du corps expéditionnaire américain qui se promenait à moitié nu au milieu de la chambre.

Toujours prêt à l'action, il n'entend pas être pris au dépourvu. Ainsi, il demanda un jour à son médecin — c'était avant la guerre — ce qu'était au juste l'appendicite. Quand celui-ci lui fit une description suffisante de cette maladie, de ses causes et de ses conséquences, il décida de se faire opérer.

— Mais puisque vous ne ressentez rien, lui objectèrent plusieurs amis, pourquoi courir ce risque ?

— Cela vaut mieux que d'être pris au dépourvu à l'avenir.

Et il fit aussitôt enlever son appendice.

Il ne laisse passer aucune occasion pour acquérir de nouvelles connaissances. Quand il servait aux Philippines en 1937 avec Mac Arthur — c'est la capacité d'organisation qu'il montra dans ce pays qui attira d'ailleurs l'attention du président Roosevelt sur lui — ses fonctions l'obligeaient à se déplacer constamment d'une île à une autre. Il décida par conséquent d'effectuer ses déplacements par avion afin d'économiser un temps précieux. C'est ainsi qu'il acquit à 47 ans son brevet de pilote.

Dans l'exercice de ses fonctions, sa tendance démocratique se donne libre cours. Bien qu'il soit l'ennemi de toute indiscipline, de tout manquement au devoir professionnel, il ne se préoccupe pas outre mesure de la question de la hiérarchie militaire. Il a ainsi donné des instructions strictes pour que les officiers qui composent son état-major aient toujours libre accès dans son bureau, sans avoir besoin d'être annoncés. Quand il surprend l'un d'eux, tenant quelque papier à la main et hésitant sur le seuil de l'antichambre, il lui fait une dure remontrance : « Pourquoi prenez-vous cet air d'amoureux timide ? Vous imaginez-vous donc entrer dans un boudoir ? »

Un jour de l'hiver dernier, au moment où il prenait congé de quelques généraux et amiraux anglais à l'issue d'une conférence militaire, quelle ne fut la stupéfaction de ces derniers de l'entendre soudain crier : « Mes enfants, il fait un froid glacial dans cette pièce ! » Et, s'élançant dans le corridor, il se mit à plier le genou et à se relever rapidement, exécutant ensuite différents exercices de gymnastique sans se préoccuper outre mesure des assistants.



Commandant en chef des troupes alliées en Afrique du Nord, le général Eisenhower salue le passage des troupes, au cours d'une revue.

Il revenait un jour d'une inspection qu'il avait faite à quelques postes où les soldats gardaient des animaux à titre de mascottes. Il fit appeler son aide de camp :

— Je voudrais faire l'acquisition d'un bon petit chien, lui demanda-t-il.

Et comme l'autre le regardait d'un air surpris :

— J'ai besoin d'un compagnon, expliqua-t-il, à qui je pourrai parler à mon aise mais qui, en retour, serait dans l'impossibilité de me poser des questions ayant trait à la guerre ou qui ne puisse répéter mes paroles s'il m'arrive par hasard de dire quelque chose.

Quelques jours plus tard, le général reçut un magnifique chien écossais comme cadeau du personnel de son état-major.

Le général Eisenhower est un brillant causeur. Mrs Eisenhower a déclaré un jour : « Nous sommes mariés depuis bientôt 26 ans et j'éprouve encore un grand charme à l'entendre parler. C'est un homme réellement très séduisant. »

A propos de son mariage, on rapporte cette amusante anecdote. Il se trouvait en visite chez des connaissances quand on lui présenta une jeune fille qui lui plut immédiatement. Le lendemain, le futur général lui téléphona 16 fois.

— Cette persistance a porté ses fruits, a-t-il l'habitude de dire à ce sujet, car quelques mois plus tard nous étions mariés.

Le général Eisenhower est enfin un joueur de cartes hors de pair. Il excelle surtout au poker. Dans ce dernier jeu, il lui arriva de gagner en une année plus de 2.500 dollars. Il attribue cela à sa chance. Comme tous les joueurs, il est superstitieux et porte constamment un fétiche contre le mauvais sort.

— Le jour du débarquement en Afrique du Nord, déclara-t-il, je serrais mon fétiche précieusement sur ma poitrine.

Le général Eisenhower n'a pas cependant touché une carte depuis son arrivée en Angleterre à la tête du corps expéditionnaire américain. Nul besoin de préciser que le jeu n'est pour lui qu'une sorte d'amusement et non une passion.

Sur les champs de bataille, où la tactique du « bluff » joue un rôle important, le général Eisenhower est donc en mesure de découvrir le jeu de l'ennemi et de lui riposter avec maestria.

L'AMAZONE ROUGE

Les étranges aventures de Vera Krilova

Chef d'un bataillon de la Garde soviétique, quatre fois blessée, détenant l'Ordre de la Bannière rouge, ayant reçu l'Ordre de Lénine des mains de Staline lui-même, telle est Vera Krilova, l'une des nombreuses héroïnes de l'U.R.S.S. Agée de 22 ans, cette jeune fille qui venait à peine de quitter le collège quand la guerre éclata s'engagea comme volontaire dans l'armée rouge. Elle fut versée dans une ambulance sur le front. Elle commanda, durant la bataille de Yelnia, un peloton de secours chargé de transporter les blessés hors du champ de combat et s'acquitta admirablement de sa tâche, malgré le feu puissant de l'ennemi. Elle fut assez sérieusement atteinte au cours de cette sanglante mêlée, mais son régiment y gagna le titre de « Gardes », rétabli par les autorités soviétiques depuis la guerre, et décerné uniquement aux unités qui se distinguent durant l'action.

En septembre 1941, Vera Krilova commandait une compagnie de rudes cavaliers sibériens dans la région de Padolsk, l'ouest de Moscou. La bataille pour la capitale commençait à prendre une formidable envergure. On lui confia la mission de reprendre un village occupé par les Allemands. Dès la première attaque, la compagnie entière tomba dans un traquenard et Vera elle-même fut grièvement blessée. Tandis que les cavaliers luttaient désespérément sous un feu nourri pour éviter l'encerclement, le chef du bataillon fut mortellement atteint. Par un prodige d'énergie, Vera se remit en selle malgré sa blessure et prit le commandement du bataillon. Elle donna ordre aux canonniers de pointer toutes leurs pièces vers un seul endroit afin d'ouvrir une brèche dans les lignes ennemies. Cette tactique réussit et le bataillon fut sauvé.

Quelques heures plus tard, Vera Krilova revint violemment à la charge et le village fut emporté. Au cours de cet engagement, un officier, aidé de cinq soldats allemands, essayèrent de la capturer. Son cheval tomba ; elle sauta à terre, dégaina rapidement et blessa gravement l'officier avec son sabre. Un coup de crosse de fusil l'avait cependant atteinte durement à la mâchoire, lui enlevant deux dents. Ses hommes vinrent la secourir à cet instant critique.

Cette même nuit, elle conduisit ses troupes à l'assaut d'un autre village. Le lendemain et le jour suivant, elle dirigea une attaque de flanc qui dura exactement 23 heures, mais qui eut pour résultat d'obliger l'ennemi à évacuer la gare de Kristi, centre ferroviaire important. La superbe amazone, malgré ses blessures, n'avait presque pas mangé ou dormi durant ces quatre jours terribles. Mais grâce à son action, et à d'autres aussi héroïques, Moscou fut sauvé.

Vera Krilova espère être nommée général incessamment. Elle sera en l'occurrence la première femme-général de l'armée rouge.



Le printemps est en avance dans le désert libyen. Voici un char d'assaut, avançant à travers un tapis de fleurs sauvages de la région.

LE TANK

est-il à son déclin ?

Aux dires de plusieurs experts militaires, les Allemands ont commencé depuis longtemps déjà — certains même prétendent après la campagne de Pologne — à modifier leur conception de la guerre motorisée considérée du point de vue offensif, c'est-à-dire de l'attaque effectuée principalement à l'aide d'éléments blindés. Mais, en réalité, les Russes ont été les premiers à mettre pratiquement en échec la fameuse théorie allemande consistant à opérer des trouées par des divisions de Panzers et à occuper ensuite ces trouées au moyen des divisions motorisées. Les Russes développèrent, en guise de riposte, un système de défense adéquat, par l'emploi de meilleurs canons anti-tanks, le bombardement concentré et massif des colonnes motorisées succédant aux tanks, et par une utilisation très adroite des obstacles naturels et des champs de mines, afin de gêner autant que possible la manœuvrabilité des chars blindés et d'enrayer leur puissance de destruction.

En Libye, les Britanniques et les Allemands eurent à subir tour à tour des expériences identiques à celles des Russes. En juin 1942, les infortunés tanks du général Ritchie furent pulvérisés par le feu des canons anti-tanks à longue portée, dissimulés habilement derrière les sinuosités du terrain. Rommel ne tarda d'ailleurs pas à se rendre compte lui-même — quand, poursuivant son avance, il fut arrivé à El-Alamein — qu'il est possible de construire aujourd'hui un système de défense à travers lequel ne peuvent passer les Panzers les plus déterminés. En analysant surtout la tactique employée par le général Montgomery durant son offensive d'octobre dernier, on arrive à cette constatation, peut-être la plus significative de toutes : *la réapparition de l'infanterie* en tant que facteur principal — et même décisif — sur les champs de bataille.

C'est que les méthodes de plus en plus perfectionnées employées aujourd'hui contre les tanks ont rendu terriblement *coûteuses* et souvent même *inefficaces* les offensives déclenchées uniquement au moyen d'unités blindées. Et c'est ce qui explique la coopération active que l'infanterie ou les légions motorisées doivent donner actuellement à toute attaque. Auparavant, les tanks accomplissaient le gros du travail, la tâche la plus difficile, par l'occupation du terrain, que l'infanterie n'avait qu'à consolider. Aujourd'hui, les expériences répétées ont prouvé que les tanks ne peuvent accomplir qu'une *partie* — et parfois minime — de l'action. L'attaque, la capture et la consolidation des positions enlevées incombent de plus en plus à l'infanterie. Le meilleur exemple qui en ait été donné est la récente offensive du désert au cours de laquelle — et c'est là un fait de première importance — *les tanks n'ont, parfois, pas été engagés du tout.*

LA RIPOSTE ALLEMANDE

La tactique de combat qu'ont adoptée aujourd'hui les Allemands à la suite des retentissants échecs de leurs anciennes méthodes — ces méthodes qui ont cependant si bien fait leurs preuves en Pologne et en France — est différente. Ils lui ont donné le nom de « Mot Pulk », terme composé des initiales de quelques-unes des unités mises en action. Elle signifie une offensive soutenue *par toutes les armes à la fois.* D'après cette nouvelle méthode, les éléments blindés sont disposés de manière à former les lignes d'un rectangle faisant de la sorte fonction d'armure de protection pour l'infanterie, l'artillerie, les équipes de secours, le ravitaillement, etc., placés au centre.

Cette nouvelle méthode permet de déclencher une offensive sur un large front avec l'emploi combiné des tanks, de l'infanterie, de l'artillerie et de diverses autres armes. Comparée avec l'ancienne tactique, consistant à lancer uniquement des unités blindées dans le but d'enfoncer *simultanément* les lignes ennemies en *divers points,* la nouvelle exige des préparatifs beaucoup plus considérables de la part de la défense. *Le fait même que l'attaque est menée sur une large étendue de terrain rend plus difficile la tâche de concentrer la défense sur les points particulièrement menacés, et plus compliquée la possibilité d'une contre-attaque.*

En outre, la rapidité de mouvement et la variété de composition du « Mot Pulk », dont toutes les armes apparaissent simultanément sur le champ de bataille, *abrègent la durée de l'action,* car toutes les phases de l'attaque, telle qu'elle était conçue auparavant, ne deviennent qu'une seule opération de guerre.

Telle est la réponse allemande à la tactique défensive des Alliés, tactique qui a eu pour conséquence de neutraliser le pouvoir offensif des tanks, considérés comme *unités indépendantes.* La situation peut être décrite à l'heure actuelle comme suit : *Le règne du tank a décliné, mais il est loin de toucher à sa fin.* Le tank a simplement perdu sa « suprématie » en tant qu'arme de guerre. Il doit en définitive accompagner et non précéder les autres unités de combat. Ce point de vue tactique se rapproche considérablement de la *théorie anglaise préconisant l'emploi, dans toute formation, d'une nombreuse infanterie.*

Nos lecteurs écrivent..

Kitta

● *Votre longue lettre est bien émouvante et votre cas ressort d'un domaine psychologique très particulier. Je crois à l'amitié d'un homme et d'une femme jusque dans une certaine mesure ; mais si chez la femme elle est mêlée à un sentiment maternel instinctif, chez l'homme elle est plus égoïste et moins solide dans ses bases. Ne m'en veuillez pas de ma franchise. Vous m'avez demandé mon avis, je vous le donne pour ce qu'il vaut.*

Socrate

● *Je n'ai jamais voulu dire que l'amour était une illusion. Bien au contraire. Mais l'illusion existe quand on demande à l'amour plus qu'il ne peut donner et il est, hélas ! certain que la passion amoureuse fait aussitôt place à un sentiment de tendresse et d'affection qui ne le lui cède d'ailleurs en rien en force. Vous ne m'importunez pas du tout et pouvez m'écrire autant que vous le désirez.*

Paix et bonheur, êtes-vous de ce monde ?

● *Voilà une question que je me suis posée aussi souvent que vous. Hélas ! à quels problèmes épineux devons-nous tous les jours faire face, à quelles luttes nous heurtons-nous ! Mais dans le cas qui nous occupe, je suis certain que votre jeune amie est sincère avec vous et qu'elle vous aime profondément. Si elle a commis quelques erreurs, si elle a sombré dans l'abîme des passions avant de vous connaître, vous auriez tort de lui en faire des reproches continuels et de vous tourmenter pour tout ce qui a eu lieu avant vous. Cependant, si vous ne vous sentez pas à même de chasser de votre esprit les images du passé, rompez carrément. Autrement, et je pense qu'il ne vous sera pas si difficile de réagir sur vos sentiments de jalousie, ne songez qu'au présent et à l'avenir qui peut fort bien vous ménager des temps heureux. Je pense que vous devriez oublier complètement ce passé qui vous tourmente.*

Jeunesse indignée

Le conseil que vous donnez à l'« Amoureux embarrassé » (N° 698 du 24-1-43) est déplorable et manque même, si j'ose dire, de quelque peu de pudeur. Vous admettez une union pour la vie entre une jeune fille de vingt ans et un homme de quarante-cinq ans. Avez-vous seulement songé à ce que deviendront cette compréhension mutuelle et cette cohésion dans douze ans ? Vous représentez-vous la jeune fille devenue femme de 31 ans, en pleine maturité, demandant à la vie la plénitude de ce qu'elle peut lui donner, aspirant à un bonheur et une joie autant physique que morale, avide de tendresse et d'amour ? L'homme, lui, sera presque un vieillard atteignant la soixantaine, ne comprenant plus rien aux désirs et aux idées d'un cerveau plus jeune d'un quart de siècle.

De toute la force de ma jeunesse indignée je me révolte contre ce conseil. Vous n'avez moralement pas le droit de suggérer de telles idées sans expliquer alors scrupuleusement tous leurs inconvénients et avantages.

● *J'admets volontiers la critique. Voilà pourquoi je reproduis votre lettre qui rassemblera certainement de nombreux suffrages. Mais pour ce qui a trait au cas que vous citez, il s'agissait de circonstances particulières que je n'ai pu mentionner entièrement dans ma rubrique, et ma réponse à ce correspondant n'a été dictée que par un désir sincère de concilier deux êtres qui s'aimaient profondément et dont, seule, la différence d'âge était une entrave à leur union. Je n'ai jamais voulu généraliser, ni établir de règle absolue.*

HORATIUS

PRIX MOUKTAR
pour la sculpture
PRIX P.A. FILS
pour la peinture

Le 9ème prix Mouktar pour la sculpture et le prix P.A. Fils pour la peinture auront cette année pour thème « La Dame de Beauté » (Sett el Hosn). Ils seront dotés de nombreux prix et la clôture des inscriptions est fixée au 15 mars 1943.

Les artistes, sculpteurs ou peintres, auront la faculté de donner la forme qui leur plaît à leurs œuvres. Celles-ci seront exposées, fin avril, dans une salle qui sera choisie ultérieurement.

Les artistes qui désirent participer à ce concours sont priés de s'inscrire auprès du secrétaire du concours : M. Gabriel Boctor, 41, rue Malika Farida. Tél : 52947.



Les troupes britanniques s'arrachent le premier numéro du « Tripoli Times » qui leur apporte les nouvelles toutes fraîches du front d'Afrique du Nord.

TRIPOLI A SON JOURNAL

Le « Corriere di Tripoli » qui paraissait dans la capitale de la Tripolitaine est devenu, depuis l'occupation, le « Tripoli Times ». Aussitôt que les troupes de la Huitième Armée pénétrèrent dans la ville, les équipes du « Crusader » et du « Eighth Army News » prirent possession des presses du « Corriere di Tripoli » et fondèrent leur journal. Celui-ci paraît aujourd'hui en anglais et en italien, et est lu tout aussi bien par les soldats de la Huitième Armée que par les populations italiennes de Tripoli.

TRIPOLI TIMES

CHURCHILL IN TRIPOLI

TAKES SALUTE AT VICTORY MARCH

Tells Eighth Army: "Your Fame Has Spread Throughout the World"

By CYRIL JAMES

MASSED PIPES AND DRUMS

EXCITED MURMUR

« DRIVEN ALL BEFORE YOU »

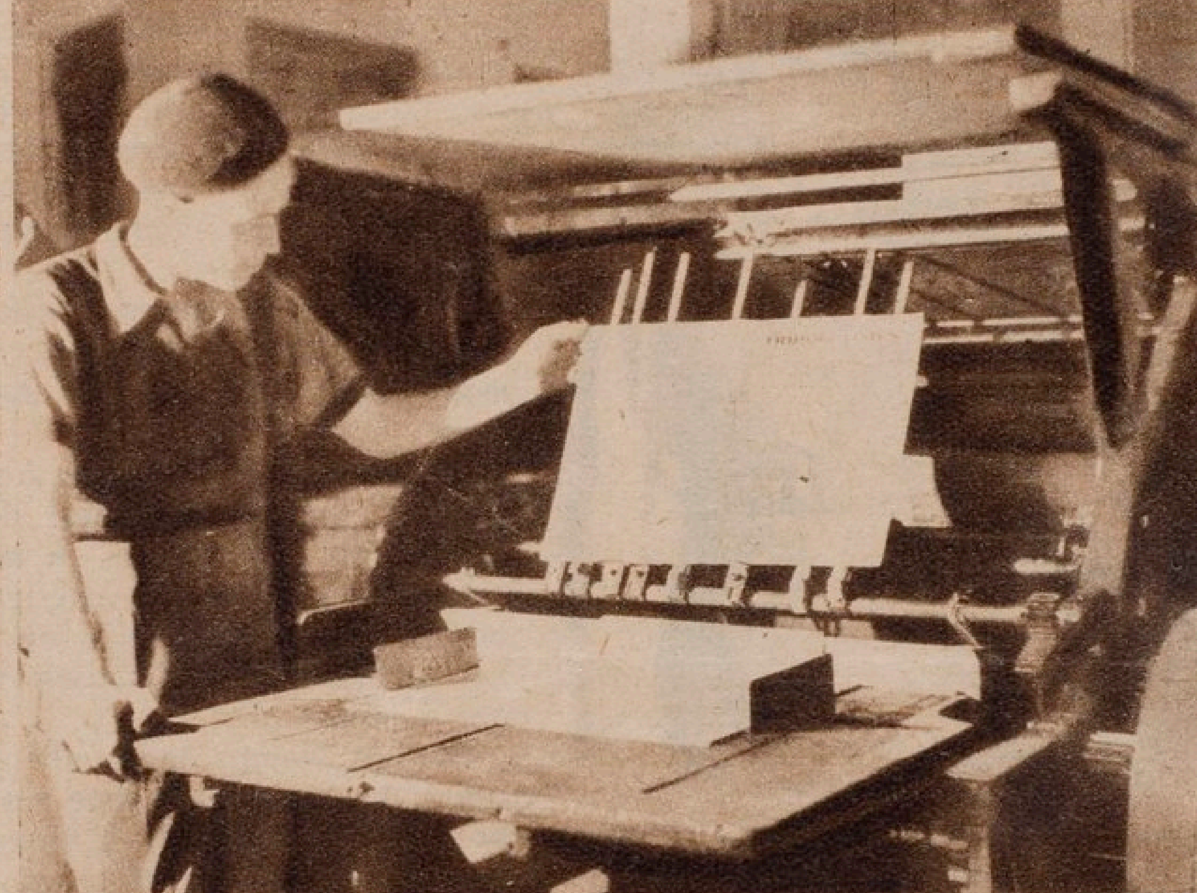
HARD STRUGGLES AHEAD

Churchill Greets Tripoli Times

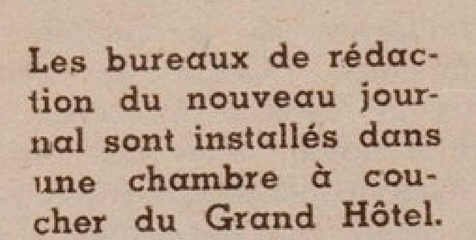
RUSSIANS CLOSE ON ROSTOV

World N… in Bri…

La première page du « Tripoli Times » paru tandis que M. Churchill se trouvait à Tripoli.



L'impression du « Tripoli Times » et du « Corriere di Tripoli ».



Les bureaux de rédaction du nouveau journal sont installés dans une chambre à coucher du Grand Hôtel.



Des Italiens s'occupent de la mise en page du « Tripoli Times », en présence du rédacteur du « 8th Army News », tandis qu'un capitaine et un correspondant américains assistent également à l'opération.

Féminités

SI VOUS FUMEZ

Je voudrais dire quelques mots à tous ceux et à toutes celles qui fument avec un peu d'excès. D'abord, j'aimerais rappeler aux jeunes filles que, bien qu'il soit très courant de voir les femmes fumer, on s'habitue mal au spectacle qu'elles donnent lorsqu'elles grillent une cigarette avec trop d'ostentation.

Je pense, en écrivant ces lignes, à une jeune fille que j'ai vue il n'y a pas longtemps, à la sortie d'une église. Tout en bavardant avec un ami dans la cour, elle fumait une cigarette en regardant tout le monde d'un air dédaigneux et très hautain. La cigarette n'aide pas toujours à « créer une personnalité », comme certaines ont tendance à le croire. Si la jeune personne dont je parle avait entendu les réflexions faites à son sujet, elle aurait immédiatement « rentré » ses airs et... sa cigarette.

Au point de vue beauté, les fumeuses devraient songer que la nicotine qu'elles absorbent ne fera pas de bien à leur santé et jaunira leurs dents et leurs doigts. De plus, cela créera autour d'elles une sorte de « parfum » (rien ne retient l'odeur de la fumée comme les cheveux) qui ne sera pas toujours apprécié par leur entourage. Qu'elles pensent un peu à tout cela chaque fois qu'elles auront envie d'allumer une cigarette. Il ne faut, en somme, qu'un peu de bonne volonté pour moins fumer.

Je demanderai aussi aux femmes de veiller à la façon dont elles fument. Je ne parle pas, bien entendu, de celles qui, affectant des manières garçonnières, originales il y a quelques années, mais bien désuètes maintenant, lancent la fumée sous le nez de leurs voisins et allument cigarette sur cigarette comme de vieux troupiers.

Si une femme éprouve du plaisir à fumer de temps en autre, qu'elle le fasse de manière très naturelle, sans affectation et sans pose, en conservant toute sa grâce et sa féminité.

Mais, pendant que j'y suis, je rappellerai aussi aux messieurs que toutes les femmes n'aiment pas que l'on fume devant elles, qu'elles n'apprécient pas toutes l'homme qui, éternellement, conserve sur ses lèvres une cigarette et que très nombreuses sont les maîtresses de maison qui se désolent lorsque, leurs invités partis, elles voient leurs beaux tapis (ou leur simple carpette) troués par les cendres, leurs meubles souillés et leurs cendriers renversés sur le velours des fauteuils.

ANNE-MARIE



Doris Hurrick et Sheila Ryan, deux nouvelles stars de Hollywood, semblent ne rien ignorer de l'art de conduire une auto-chenille.

Lettre à ma cousine

Ma chère cousine,

Mon courrier de cette semaine contenait une « Lettre d'une inconnue », mais, rassurez-vous, pas dans le genre de celle d'une nouvelle fameuse de Stefan Zweig. Si vous vous en souvenez, dans celle-ci l'expéditrice informait son destinataire qu'il était le père d'un enfant qui venait de mourir et que, devant cette douleur et la solitude dans laquelle elle allait être plongée, elle avait elle-même décidé de mettre fin à ses jours...

Non, ma cousine, il ne s'agit point du tout de cela. En ce qui me concerne, ma correspondante inconnue me demande tout simplement mon opinion sur les femmes. Parfaitement : « Est-il vrai, me dit-elle, que les filles d'Eve soient des êtres perfides, déloyaux, remplis d'astuce et de finesse méchante, de fourberie et de ruse, et que la dureté de leur cœur les rend insensibles aux maux qu'elles provoquent autour d'elles dans le domaine de la sentimentalité ? »

Sans doute mon inconnue, émue de toutes les calomnies dont les femmes furent de tout temps victimes de la part des hommes, cherche-t-elle un point d'appui auprès d'un quidam qui, tout en glosant sur l'incommensurable inconscience dont les femmes font parfois preuve, sur leur légèreté, souvent sur leurs manières de voir et de juger un peu trop personnelles, ne manque pas de faire la part de leurs merveilleuses qualités morales dont la liste serait trop longue pour être énumérée ici.

Contrairement à mon éminent confrère Tewfik el Hakim, dont les points de vue à ce sujet lui ont valu des polémiques nombreuses et des propos acerbes, je considère la femme très supérieure à l'homme dans plusieurs domaines de la vie sociale et m'incline devant la délicatesse de ses sentiments, son tact merveilleux, son attachement à l'homme aimé qui n'a absolument rien à voir avec la passion fougueuse que les hommes témoignent envers la femme qui a su toucher leur cœur et leurs sens, et qui disparaît aussitôt que l'aventure commence à les lasser.

La femme est plus entière, plus tendre, plus affectueuse, capable de plus grands sacrifices et, indubitablement aussi, de plus grands dévouements que l'homme dont l'égoïsme légendaire rapporte tout à soi.

Cependant, si les femmes ont été très critiquées à travers la littérature, c'est que les auteurs ont toujours été des hommes. Que les femmes s'avisent un peu de nous décrire tels que nous sommes et tels qu'elles nous jugent, nous n'aurons pas des raisons de nous montrer bien fiers...

Que ma correspondante se rassure ! Certains hommes portent encore bien haut l'étendard de la femme, sans pour cela être féministes, car, comme beaucoup, je ne trouve rien de plus exécrable que les femmes s'immisçant dans des domaines où seul l'homme est susceptible de se mouvoir convenablement.

Honni soit le féminisme, mais que vive la féminité !

Affectueusement vôtre

SERGE FORZANNES

Beauté, mon doux souci...

TENEZ-VOUS BIEN

Si vous prenez, dès votre jeune âge, de très simples habitudes de bonne tenue, vous corrigerez vous-même, sans vous en apercevoir, tout ce qui abîme un peu votre silhouette.

Voici les défauts les plus courants chez celles qui se tiennent mal :

1) Reposer tout le poids du corps sur une jambe et une hanche. Lorsqu'on est debout, toute la silhouette a quelque chose de tordu, qui est vraiment grotesque. Si vous êtes affligée de ce défaut, tâchez de vous corriger rapidement, sinon une de vos hanches se développera plus que l'autre et, au bout d'un certain temps, tout le monde remarquera votre défaut.

2) Marcher en balançant les mains, en se déhanchant. Rien n'est aussi vilain comme de voir une personne, pourtant bien faite, marcher le dos voûté, la poitrine aplatie, les bras ballants. L'ensemble a un je ne sais quoi de vulgaire qui fait perdre tout cachet d'élégance et de discrétion. La position idéale pour marcher est la suivante : les deux épaules sont exactement à la même hauteur, assez rejetées en arrière, le ventre est rentré et la poitrine bien en place, ce qui donne une silhouette charmante. Ne balancez pas vos mains, vous serez plus attirante si vous les tenez presque collées au corps.

3) Monter les escaliers le corps penché en avant, les bras ballants, les épaules trop hautes. Tandis qu'en rentrant le ventre, en relevant la tête, toute personne, jeune ou vieille, éviterait d'abord le double menton et puis aurait une grande aisance dans ses manières. N'oubliez pas que l'aisance dans la démarche remplace souvent la beauté.

4) Marcher en accentuant trop la cambrure des hanches, ce qui rend non seulement la démarche lourde, mais encore déforme tout le corps. Votre poitrine doit toujours être en avant, les épaules en arrière, les bras le long du corps. Les hanches seront ainsi à leur place.

Pour éviter tout cela, habituez-vous, lorsque vous vous tenez debout, à rentrer votre ventre. Vous aurez fait des progrès, car, d'une part, vous musclerez votre abdomen, sans y prendre garde, et, d'autre part, vous détendrez vos nerfs.

Veillez également à toujours bien vous appuyer sur vos deux pieds, car, chaque fois que vous portez tout le poids de votre corps sur une seule jambe, vous ne vous apercevez pas de la déformation que vous imposez à votre corps. Vérifiez ceci devant une glace, vous en serez frappée.

VOULEZ-VOUS ÊTRE AIMÉE ?

Ne dites jamais...	*Mais dites...*
A VOTRE MARI : — *Ton costume gris t'enlaidit.*	— Tu es bien mieux en marron qu'en gris.
A VOTRE FILS : — *Vilain petit paresseux ! Tu ne réussiras jamais dans la vie...*	— Toi qui a tant de qualités, pourquoi te laisses-tu aller à la paresse ?
A VOTRE FILLE : — *Tu ne sortiras jamais seule avec ce jeune homme.*	— Tu vois combien Gisèle est critiquée parce qu'elle sort non accompagnée ?
A VOTRE FIANCE : — *Ton plus grand défaut, c'est l'avarice.*	— Si tu étais plus généreux, tu aurais été parfait...
A UN AMI : — *Vous avez tout à fait tort d'affirmer que...*	— Vous avez peut-être raison de dire que... mais, d'autre part, n'oubliez pas que...
A VOTRE PATRON : — *Si vous ne m'augmentez pas de salaire, je quitte le travail...*	— Je serai bien fâchée de quitter le travail, mais vous savez combien la vie a renchéri et, malgré mes efforts, je n'arrive pas à joindre les deux bouts...
A VOTRE VOISINE : — *Vous avez bien raison d'en vouloir à Maggie ! Elle n'aurait jamais dû vous parler de la sorte !...*	— Il ne faut pas trop en vouloir à Maggie de ses sautes d'humeur... Elle a tant de soucis ces jours-ci...
A VOTRE VISITEUSE : — *J'ai eu hier une crise de foie... Mes enfants sont insupportables...*	— Comment va votre petite Liliane ? Et les études de Jean ?
A VOTRE AMIE PAUVRE : — *J'ai acheté ce modèle de chez S. Il m'a coûté trente livres.*	— Quel joli bracelet ! Tu as d'ailleurs toujours eu du goût...
A VOTRE DOCTEUR : — *Moi, je pense que mes malaises proviennent du cœur... Mon amie L. m'a conseillé les massages électriques...*	— Quel traitement me conseillez-vous, docteur ?
A UN MALADE : — *Vous appelez ça souffrir ?... Vous auriez dû me voir après mon opération...*	— On m'a dit que vous avez été très courageux. Rappelez-vous que tout a une fin !...
AU MONSIEUR QUI RACONTE UNE HISTOIRE : — *Je la connais déjà...*	— Oh ! que c'est intéressant !...
A VOUS-MEME : — *Pourquoi les roses ont-elles des épines ?*	— Heureusement, les épines ont des roses...

NADIA

Conseils à mes nièces...

Nièce « Marianne de Zamalek »

Pour vos mains, massez-les avec une bonne crème nutritive. Insistez particulièrement sur la peau autour des ongles. Poudrez ensuite à la poudre de talc ; enfilez de vieux gants pour dormir. Le lendemain, rincez vos mains à l'eau de rose. Suivez ce traitement très régulièrement, vous aurez très vite de belles mains. Le tennis n'accentuera pas le défaut en question. Au contraire, il vous donnera un certain équilibre physique et vous ne vous en porterez que mieux.

Nièce « Nella W. »

Pour vos mains, voyez le conseil que je donne ci-dessus à « Marianne de Zamalek ». Pour votre cou, employez une crème à base d'eau oxygénée. Elle vous aidera à blanchir. Si vous avez quelques difficultés à la trouver, envoyez-moi vos nom, timbres et adresse et je vous écrirai directement.

Nièce « Marquée »

Il n'y a, hélas ! aucun moyen d'effacer les marques en question. Vous auriez pu les guérir si vous vous étiez prise à temps, mais il est vraiment trop tard maintenant. Cependant, vous pouvez frictionner les parties atteintes avec de la lanoline. Cela pourra aider un peu à les rendre moins visibles.

Nièce « Assez âgée »

Puisqu'il y a un an que vous fréquentez ce jeune homme, il aurait pu se décider à vous demander en mariage si, naturellement, il tenait à vous. Mais peut-être ne cherche-t-il qu'une aventure ? Quittez-le donc sans regrets et, s'il vous aime, il saura trouver les mots pour se faire pardonner.

Nièce « Désespérée »

Pourquoi dites-vous « Je n'ai pas le temps de faire de la culture physique » ? Si vous le vouliez vraiment, vous trouveriez certainement dix minutes, le matin ou le soir, pour faire quelques exercices. Vous êtes, maintenant, en plein développement, et si vous faites régulièrement de la gymnastique, vous pourrez avoir un corps parfait. Songez-y. La beauté de votre silhouette vaut bien que vous fassiez un petit sacrifice. Un jour vous pourriez regretter votre paresse actuelle.

Nièce « J'aime mon ménage »

Une femme soucieuse de son intérieur est toujours appréciée par son mari. Je vous félicite donc pour votre zèle. Pour ces taches sur les vitres, voici un excellent moyen de s'en débarrasser. Prenez un journal, mouillez-le et passez-le sur les parties atteintes. Puis vaporisez quelques gouttes d'eau de Javel. Laissez sécher et recommencez. Rincez ensuite vos vitres bien à fond ; toutes les taches auront disparu.

Nièce « Je l'aime malgré tout »

Un homme n'aime sincèrement une femme que s'il la respecte. Le fait que celui auquel vous êtes tellement attachée vous traite si mal signifie tout simplement qu'il considère son aventure avec vous comme passagère et qu'il n'entend pas engager sa vie. Pourquoi, faisant effort sur vous-même, ne le quitteriez-vous pas ? Ce serait, croyez-moi, la meilleure solution, même si elle est douloureuse. Les plus grandes blessures finissent par se cicatriser avec le temps.

Nièce « Je ne puis pas vivre sans lui »

Mais non, vous ne l'aimez pas. Vous prenez pour un attachement profond ce qui, chez vous, n'est que « feu de paille ». Vos liens n'ont rien de spirituel. Vous l'aimez à cause de sa taille, de ses yeux et de sa voix ou de ses manières. Croyez-vous que cela suffise ? Soyez raisonnable. Regardez-le tel qu'il est, étudiez-le un peu mieux et vous vous rendrez compte de votre erreur.

Nièce « Dois-je l'épouser ? »

Non, définitivement. Vous n'avez pas le droit de faire divorcer cet homme pour l'épouser. Comment osez-vous souhaiter ainsi la destruction de son foyer ? Avez-vous pensé un peu à sa femme, à ses trois enfants ? Ne sacrifiez pas tout le monde à votre égoïsme. Quittez donc votre ami. Vous finirez par l'oublier et vous en serez récompensée.

Nièce « Alphonsine »

Voici un moyen très efficace pour enlever ces taches de sang du linoléum de votre cuisine : versez sur les endroits atteints quelques gouttes d'eau de Javel. Laissez sécher et lavez ensuite à l'eau froide et au savon. Recommencez le lendemain. Aucune trace ne subsistera.

Neveu « Qui ne veut pas grossir »

Tous les fruits vous sont indiqués, sauf les bananes, les dattes et les pruneaux. Comme aliments, évitez les farineux (macaronis, riz, pommes de terre), les viandes grasseuses. Préférez les grillades et les légumes verts. Ne buvez pas durant les repas, évitez les pâtisseries et les sirops.

Neveu « Soucieux de ses yeux »

Le mal en question disparaîtra de lui-même et vous ne devez pas vous inquiéter. Ce genre de chose arrive parfois quand on est encore en pleine croissance, comme c'est votre cas. Rassurez-vous donc et attendez patiemment la disparition de votre mal.

TANTE ANNE-MARIE



BADR LAMA et Amina REZK, les acteurs égyptiens bien connus dans la grande superproduction historique des Studios LAMA « CLEOPATRA » qui sera projetée à partir du 4 Mars sur l'écran des cinémas Cosmo du Caire et d'Alexandrie. Mise scène d'Ibrahim Lama.

NOS CONTES POLICIERS

LE PUZZLE

par AGATHA CHRISTIE

— Comment vous sentez-vous aujourd'hui ? dit le Dr Haydock en entrant chez sa malade.

Malgré sa fatigue, Mrs Marple sourit :

— Je vais mieux, docteur, merci. Mais je ressens toujours cette impression de solitude qui m'accable. Sans mari, sans enfants pour prendre soin de moi, je me demande vraiment parfois s'il ne vaudrait pas mieux que je m'en aille...

Le Dr Haydock haussa les épaules.

— Essayez donc d'abandonner ces pensées noires. C'est la réaction de la maladie, je vous l'ai déjà expliqué. D'ailleurs, je sais ce qu'il vous faut : un tonique... un tonique intellectuel... Je vous l'ai préparé.

Et sortant une enveloppe de sa poche :

— Voici un conte... tout pareil à ceux que vous écrivez. Avec cette différence, toutefois, que les faits qu'il contient sont authentiques. Sauriez-vous résoudre ce « puzzle », Mme la romancière ?

— Il y a donc un puzzle ? fit Mrs Marple avec intérêt en prenant l'enveloppe.

— Voyons l'interprétation que vous en donnerez, répondit simplement le Dr Haydock en se levant pour partir.

Mrs Marple sortit le manuscrit de l'enveloppe et commença sa lecture :

•

— Où est donc la mariée ? demanda Miss Harmon avec une vive curiosité.

Un remue-ménage général agitait le village de St. Mary Mead. Chacun voulait voir la riche et jeune héritière que Harry Laxton avait ramenée avec lui. On était quelque peu indulgent envers Harry, dans la localité, malgré les vilains tours qu'il jouait à tout le monde quand il était enfant. On l'avait bien un peu regretté quand il était parti en Afrique, laissant son père seul. Puis les années s'écoulèrent. On l'avait presque oublié quand, soudain, la nouvelle s'était répandue comme une traînée de poudre. L'enfant prodigue était revenu. Il s'était même enrichi et avait épousé une jeune Française, héritière d'une jolie fortune. Le plus touchant de l'histoire c'est qu'au lieu de s'établir à Londres, le jeune homme avait préféré habiter le village où il avait passé son enfance. Il avait fait démolir Kingsdean House, propriété qu'il avait héritée à la mort de son père et dont prenaient soin un vieux gardien et sa femme. Le couple habitait la seule aile intacte de la maison. A l'arrivée de Harry, celle-ci tombait en ruine. Mais il l'avait fait abattre et avait construit au même emplacement une superbe villa qu'il avait somptueusement meublée.

Le jour de leur entrée à Kingsdean House, une Rolls-Royce avait déposé cérémonieusement le jeune couple devant la grille de la villa.

Mrs Price, qui était considérée comme le « leader » de la société, dans le village, avait organisé à cette occasion une party et avait lancé des invitations « pour faire connaissance avec la mariée ».

Ce fut l'événement de la saison. Tout le monde était curieux, impatient, voire même anxieux de connaître la femme de Harry Laxton. On la disait jeune et jolie, et par surcroît immensément riche, ce qui ne gâtait rien.

— Où est donc la mariée ? répétait Miss Harmon qu'on considérait comme la plus mauvaise langue du village et de ses alentours.

Quand elle fit enfin son entrée, tous les cous se tendirent, tous les regards se figèrent. Délicate et jolie, Louise Laxton avait un visage ouvert et sympathique qui attirait les cœurs.

— A-t-elle eu connaissance de la vieille intrigue de Harry ? fit Miss Harmon en lui lançant un regard méchant.

Miss Clarisse Vane, la nièce du Dr Haydock, la regarda stupéfaite.

— Vous n'allez tout de même pas lui raconter...

— Pourquoi pas ? répondit la mégère. Ce galopin de Harry ne mérite pas que l'on soit discret à son sujet.

L'histoire que la femme jalouse qualifiait d'intrigue était en réalité bien banale. Harry Laxton avait entretenu durant quelque temps un flirt avec la jeune Bella, la fille du marchand de tabac. Leur mariage avait même été annoncé. Puis Harry avait disparu et, pour se consoler, la jeune fille avait épousé Mr Edge, l'apothicaire. La « party » se prolongeait, cependant, monotone. Quand elle eut pris fin, tout le monde poussa un soupir de satisfaction.

•

— Cette vipère de Miss Harmon a fait encore des siennes, dit Clarisse à son oncle, quand elle revint à la maison.

La jeune fille était rouge d'indignation.

— Ils paraissent si heureux ! Ce serait vraiment un crime de briser l'unité de ce jeune ménage.

Le Dr Haydock lança à sa nièce un étrange regard.

— Soyez tranquille, Clarisse. Cette jeune femme a trop d'expérience pour prêter l'oreille à de pareilles balivernes. Ne vous inquiétez donc pas au sujet de votre ami Harry.

•

La fête terminée, Harry Laxton avait pris le bras de sa femme et l'aidait à monter en voiture.

— Quel cauchemar que cette party ! fit-elle quand ils se furent installés.

Le jeune homme sourit.

— Elle était indispensable, ma chère Louise, pour que tout ce monde-là pût vous connaître et... m'envier, répondit-il en l'attirant affectueusement dans ses bras.

— Reverrons-nous souvent ces gens ? demanda Louise Laxton après un instant de silence. Ils me paraissent bien méchants... N'y a-t-il donc aucune sorte d'amusement dans ce village ?

— Nous n'y demeurerons pas constamment, chérie. Nous irons à Londres, de temps à autre. Pourquoi ne faites-vous pas de l'équitation ? C'est un sport délicieux, surtout à la campagne. Je viens justement de voir un cheval merveilleux chez un fermier des environs. J'en ferai l'acquisition dès demain.

La voiture s'était arrêtée devant la grille de la villa. Au moment où la jeune femme s'apprêtait à en descendre, un visage rébarbatif et grotesque apparut dans l'embrasure de la portière. Il appartenait à une femme vieille et osseuse qui, lorsque le jeune couple mit pied à terre, leva le doigt dans leur direction à maintes reprises en proférant des mots incohérents.

— Que nous veut cette horrible femme ? dit Louise en se cramponnant au bras de son mari.

— C'est la vieille Murgatroyd, répondit-il en rougissant. Elle et son mari étaient préposés à la garde de la maison, du temps de mon père. Ils y sont demeurés plus de trente ans.

— Mais pourquoi a-t-elle brandi la main vers nous ?

— Elle éprouve contre moi quelque ressentiment. Elle ne peut pas me pardonner d'avoir fait démolir la maison, à laquelle elle était vivement attachée, et vous en veut également d'avoir été la cause de sa démolition. C'est, du moins, ce que semble signifier son attitude à notre égard.

— Ne serait-elle pas dans le besoin ? demanda Louise.

— Du tout. Après la mort de son mari — il y a de cela deux années environ — je lui ai fait une gentille pension et trouvé un autre logement. Elle n'a donc pas à se plaindre. Elle me garde cependant rancune de lui avoir fait rompre ses chères habitudes.... C'est une vieille maniaque. Ne lui prêtez aucune attention.

•

La jeune châtelaine ne tarda pas à partager l'opinion de son mari au sujet de l'ancienne concierge. Pourtant elle ne pouvait s'empêcher de ressentir une certaine frayeur chaque fois qu'elle la rencontrait sur son chemin. La vieille femme avait pris l'habitude de venir presque chaque matin se poster près de la grille de la villa, dans l'attente de Harry ou de Louise. Celle-ci voulut un jour faire appel à la police. Mais son mari l'en dissuada. Il n'entendait pas faire mettre en prison un serviteur qui avait servi son père plus de vingt ans.

— Elle constatera à la longue l'inanité de son attitude, lui déclara-t-il, et cessera d'elle-même ses visites inopportunes.

Louise n'éprouvait cependant aucun plaisir à habiter dans ce village monotone. Elle était habituée à la vie de Londres ou de la Riviera. Seul son amour pour Harry lui faisait accepter cette existence avec passivité. Elle sortait souvent avec son mari en voiture, faisait parfois de l'équitation ou se promenait à pied dans les bois environnants. Mais chaque fois qu'elle franchissait le seuil de la grille, elle se heurtait à l'ancienne concierge. Celle-ci semblait avoir élu domicile près de la villa. Une fois, n'y tenant plus, elle prit son courage à deux mains pour lui parler.

— Que voulez-vous donc ? Pourquoi demeurez-vous toujours là ?

La vieille femme ne répondit pas tout de suite. Ses yeux d'épervier se fixèrent sur la jeune femme. Son visage reflétait la haine et l'envie. Elle cria enfin d'une voix rauque :

— Vous m'avez volée, vous m'avez tout pris : mon mari, mon fils, ma maison, mon foyer... Cette maison était tout pour moi depuis 30 ans. Je m'y suis établie jeune fille. Je l'ai habitée jeune femme. J'y ai vécu en veuve éplorée... J'étais entourée de souvenirs inoubliables... Vous m'avez dérobé tout cela.

Puis s'agitant :

— Rendez-moi ma maison ! Rendez-la-moi ! Et allez-vous-en !

Elle leva vers la jeune femme un poing menaçant.

— Allez-vous-en ! Allez-vous-en !

Louise s'éloigna, bouleversée.

— Pauvre folle ! se dit-elle. Pourvu qu'elle ne nous jette pas quelque mauvais sort.

•

Une solide amitié était née entre Clarisse Vane et Louise Laxton. Toutes deux avaient à peu près le même âge et leur caractère était semblable. Clarisse était grande de taille, blonde, « bien en chair » et exubérante. Louise, au contraire, était délicate, menue et de caractère mélancolique. Mais elle retrouvait en la compagnie de Clarisse son assurance, et ses inquiétudes s'envolaient. Elle lui parla un jour du cas de Mrs Murgatroyd.

— Ne vous inquiétez pas trop à ce sujet, répondit Clarisse. Cette vieille sorcière se lassera à la longue.

— J'ai bien peur que non ! fit Louise d'un air pensif. Elle ne semble pas du tout avoir cette intention. Je commence d'ailleurs à haïr sérieusement ce village et ceux qui l'habitent... J'aurais peut-être mieux fait de ne jamais y venir... Mais, que voulez-vous ? Harry semble l'aimer beaucoup. Je n'ai pas voulu le contrarier.

— Comme elle doit l'aimer ! se dit Clarisse.

Et sa voix se durcit un peu tandis qu'elle se levait pour prendre congé.

— Au revoir, chère amie. Quelques courses à faire...

Ce soir-là, Harry retourna avec une bonne nouvelle.

— Je vais enfin vous débarrasser de la Murgatroyd, dit-il en embrassant sa femme. Je l'envoie en Amérique rejoindre un fils qu'elle a dans ce pays. Je lui ai offert de payer la traversée. Elle a consenti.

— Oh ! que je suis heureuse ! s'écria la jeune femme en battant des mains. Nous allons commencer vraiment à jouir de la vie de campagne.

•

Alors que Miss Harmon et Clarisse Vane se trouvaient, quelques jours plus tard, dans la boutique de Mr Edge l'apothicaire, Harry fit son apparition en compagnie de sa femme.

Après avoir salué les deux clientes, Harry se tourna vers le comptoir et demanda à la vendeuse, qu'il ne voyait à ce moment-là que de dos, si elle avait une certaine marque de brosse à dents. Celle-ci, en entendant sa voix, se retourna vivement.

— Oh ! mais c'est cette chère Bella ! s'exclama le jeune homme en s'avançant la main tendue.

— Je suis bien contente de vous re-

voir, Harry, répondit celle-ci en souriant de toutes ses dents blanches.

C'était une belle jeune femme, aux cheveux noirs et ondulés, dont la taille robuste commençait à prendre de l'embonpoint.

Laxton se tourna vers sa femme :

— Je vous présente Bella Edge, un ancien flirt, fit-il en clignant de l'œil d'une manière significative.

Louise se mit à rire.

— Comment allez-vous, Mrs Edge ? Mon mari m'a souvent parlé de vous.

Tandis que les deux femmes causaient ensemble, Laxton surveillait les mouvements de Miss Harmon. La réaction de celle-ci fut presque instantanée. Elle pâlit, rougit, balbutia quelques mots inintelligibles à l'oreille de Clarisse Vane et prit subitement congé en lançant à Harry Laxton un regard courroucé.

•

— La vieille Murgatroyd n'est pas satisfaite du nouveau régime, il me semble, dit un jour le Dr Haydock à sa nièce.

— C'est exact, répondit Clarisse. Et Louise en paraît fort contrariée.

— Cela me semble bien incompréhensible, reprit le Dr Haydock. Quand les Murgatroyd étaient les gardiens de la maison des Laxton, ils ne cessaient de gémir et de se lamenter sur leur misérable sort. Mais le vieux Murgotroyd buvait toute la journée, ce qui l'empêchait d'avoir le temps de chercher un autre emploi.

— Curieux, fit Clarisse.

— Ce qui est encore plus curieux, ajouta le médecin, c'est que la Murgatroyd manifestait beaucoup d'affection pour Harry quand il était enfant.

— Ils en seront, en tout cas, rapidement débarrassés, conclut Clarisse. Harry lui paye la traversée pour aller en Amérique rejoindre son fils.

Deux jours plus tard, tandis que Louise Laxton sortait dans l'intention de faire une promenade à cheval, elle fut projetée à bas de sa monture et mourut quelques minutes plus tard des suites de cet accident.

Deux ouvriers qui travaillaient près de la villa furent témoins du drame. Ils aperçurent Louise Laxton qui franchissait tranquillement la grille tandis qu'à une vingtaine de mètres plus loin courait, en faisant de grands gestes, la vieille Murgatroyd. Quand Louise l'aperçut, elle fit un mouvement brusque qui effraya à son tour l'animal. Celui-ci s'emballa et partit immédiatement au pas de course. La jeune femme ne put garder son équilibre et fut projetée contre terre, la tête en bas. Les ouvriers avaient accouru. Tandis que l'un d'eux se penchait sur le pauvre visage inconscient, l'autre allait rapidement chercher du secours.

Harry Laxton arriva en courant, le visage livide. On emporta la blessée toujours évanouie. Mais tous les efforts pour la ranimer s'avérèrent inutiles. Elle mourut sans reprendre connaissance et avant même l'arrivée du médecin.

(Fin du manuscrit du Dr Haydock)

Quand il retourna le lendemain chez la romancière, le Dr Haydock fut heureux de constater qu'elle allait beaucoup mieux. Ses joues avaient repris des couleurs et son abattement de la veille avait disparu.

— Le tonique commence à agir, fit-il en riant. A propos, quel est votre verdict ?

— Où est d'abord le « puzzle », répondit Mrs Marple avec malice.

— Ma chère Madame, ai-je besoin de vous l'expliquer ?

— Je suppose, dit Mrs Marple, que c'est l'attitude de la concierge. Il est bien vrai qu'une personne âgée, ayant pris le pli de vivre dans une certaine atmosphère, se trouverait bien ennuyée de déroger brusquement à des habitudes depuis longtemps acquises. Le cas de Mrs Murgatroyd est cependant différent. En premier lieu, cette maison n'était pas la sienne. En outre, elle se plaignait constamment de la vie qu'elle était obligée d'y mener. Cela semble pour le moins curieux. A propos, qu'est-il advenu d'elle ?

— La mort de Louise sembla l'affecter beaucoup. Elle partit pour Liverpool où elle attendit l'arrivée du bateau qui devait l'emporter en Amérique.

— Tout cela semble arranger au fond les affaires d'une certaine personne.

— Laquelle ?

— Harry Laxton, prononça nettement la romancière.

— Ah ! c'est votre solution ?

— La conduite de cette concierge n'est pas explicable autrement. Quelqu'un a dû la payer. Et ce quelqu'un ne peut être que Harry Laxton qu'elle a connu enfant, et qu'elle aimait.

— Continuez, dit en souriant le Dr Haydock.

— Harry Laxton admirait beaucoup Bella Edge. Mais Clarisse Vane l'attirait encore plus. Cet homme semble préférer le genre de femmes fortes, les beautés épanouies, les formes opulentes. La frêle et délicate Louise n'était pas son genre. Il l'avait épousée pour sa richesse, c'est évident. Le meurtre accompli, il comptait peut-être épouser votre nièce.

— Vous avez employé le mot « meurtre ». Expliquez-vous. Comment a fait Laxton pour tuer sa femme sans éveiller les soupçons ?

— Tout était fort bien combiné, répondit Mrs Marple. La présence de cette vieille femme sur le lieu de l'accident pour effrayer le cheval, ces deux témoins qui ont assisté à la chute de la pauvre Louise.

La femme de lettres réfléchit un instant et reprit :

— L'accident aurait très bien pu ne pas la tuer, cependant. C'est une remarque que j'ai faite dès la première heure. Or, Harry Laxton ne paraît pas être un homme à laisser quelque chose au hasard. Il devait faire face à toutes les éventualités. Oh ! serait-il possible qu'après son transport son mari ait pu... C'est cela, ce ne peut être que cela...

Mrs Marple regarda le médecin.

— Comment avez-vous découvert le crime ? demanda-t-elle.

— Ce ne fut pas en réalité une affaire de perspicacité de ma part. Mais vous savez bien qu'un assassin qui a soigneusement préparé et exécuté son coup est tellement satisfait de sa réussite, tellement confiant sur sa propre sécurité, qu'il ne prend pas ensuite la peine de s'entourer de toutes les précautions.

« Tandis que j'adressais quelques phrases de condoléances au mari, qui semblait effondré, celui-ci eut soudain une crise de nerfs, qui affecta profondément les assistants. Il se jeta sur un divan et se mit à sangloter. A cet instant, un objet glissa de sa poche et tomba sur le parquet. Je le ramassai. C'était une seringue hypodermique. Quand je la lui rendis, il paraissait embarrassé. Les soupçons m'envahirent. Laxton ne s'adonnait pas aux drogues. Que faisait-il avec cette seringue ? Je décidai à tout hasard d'ordonner l'autopsie du corps et y découvris une grande quantité de stropanthine. Le reste est facile à deviner. On trouva de la stropanthine dans le bureau de Laxton. Bella Edge admit innocemment lui avoir vendu ce poison. Enfin, à la suite d'un interrogatoire serré, la Murgatroyd finit par avouer que Harry Laxton lui avait demandé de jouer ce rôle.

— Et votre nièce ?

— Harry l'attirait beaucoup. Lui même l'aimait sans doute. Mais elle ne soupçonnait rien.

Le Dr Haydock reprit le manuscrit.

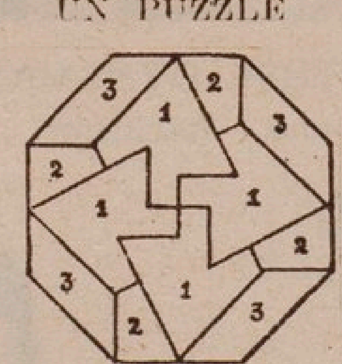
— Vous avez obtenu de bonnes notes à l'examen, Mrs Marple, de très bonnes notes. Votre lucidité ne peut être mise en défaut. Vous commencez vraiment à redevenir vous-même. A quand donc votre prochain roman ?

SOLUTIONS

EXAMINEZ VOS CONNAISSANCES

1) *Au jardin* ; 2) *Mirabeau* ; 3) *Pour permettre aux Chinois de les attacher ensemble*; 4) *Les bivalves sont des mollusques dont la coquille est composée de deux pièces jointes par une charnière* ; 5) *Violon, piano, violoncelle*; 6) *Mac-Mahon* ; 7) *Aux champions de tennis* ; 8) *Félix Arvers* ; 9) *Newton doit sa célébrité à la découverte des lois d'attraction et de gravitation* ; 10) *Mathusalem, mort à 969 ans.*

UN PUZZLE



Voici comment il faut disposer les 12 morceaux pour former un octogone régulier.

Vous voyez que c'est un petit puzzle très amusant et facile à fabriquer soi-même.

LE COMPTEUR KILOMETRIQUE

1° *Le compteur indiquera* : 16961;

2° *Le compteur indiquait* : 16761 ;

3° *Le compteur indiquera* : 18081.

CHARADE

Le facteur.

DELASSONS-NOUS...

EXAMINEZ VOS CONNAISSANCES GENERALES

1) Si vous aviez un hoyau, l'emploieriez-vous à la maison ? à la piscine ? au jardin ? Ou bien le mangeriez-vous ?

2) Qui a dit : « Nous sommes ici par la volonté du peuple et nous n'en sortirons que par la force des baïonnettes » ?

3) Pourquoi la monnaie chinoise est-elle trouée ?

4) Qu'est, exactement, qu'une bivalve ?

5) Quels sont les instruments musicaux avec lesquels jouent ces célèbres solistes : Mischa Elman, Ignace Paderewski, Albert Spadling ?

6) Qui a dit : « J'y suis, j'y reste » ?

7) La fameuse coupe internationale « Wightman » est-elle décernée aux champions de tennis, de yachting, de patinage ou d'athlétisme ?

8) Quel est l'auteur de ces vers célèbres : « Mon âme a son secret, ma vie a son mystère » ?

9) A quoi est due la célébrité dont jouit Isaac Newton ?

10) Quel est l'homme qui a vécu le plus grand nombre d'années, et à quel âge est-il mort ?

UNE EXPERIENCE AMUSANTE

Si l'on vous demandait d'écrire votre nom et votre adresse à l'envers sur une feuille de papier, de manière que l'écriture soit normale, vue dans la glace, cela vous semblerait difficile.

Mais placez une feuille de papier sur votre front, au-dessus des yeux, et écrivez en regardant dans la glace. Vous écrirez alors à l'envers sans vous en douter.

Voici une autre expérience extrêmement amusante : priez quelqu'un de placer une feuille de papier sur la cheminée et de tracer un carré avec un crayon sur la feuille, en regardant le crayon dans la glace. Cela n'est pas trop difficile.

Priez alors la personne de tracer dans ce carré les deux diagonales. Essayez et vous verrez pourquoi l'expérience est des plus drôles.

La personne qui tient le crayon doit, de préférence, masquer sa main avec un livre ou l'autre main.

SURNOMS DE VILLES

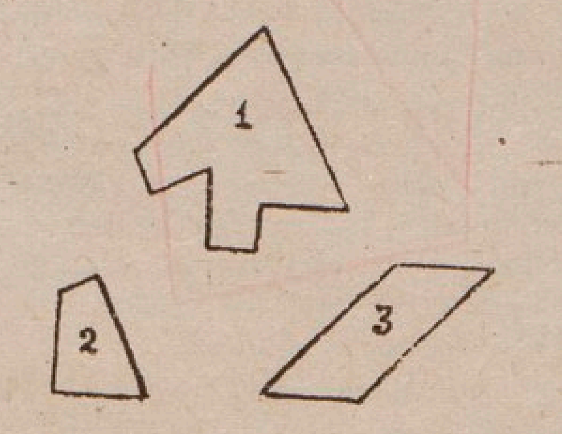
Les villes, comme certains hommes illustres, ont leur surnom. Et c'est ainsi que l'on appellera toujours Rome la « Ville éternelle » et Saint-Pétersbourg la « Venise du nord ».

La poésie s'en [illegible], Athènes est devenue « La V[illegible] à la couronne violette », grâce à Pindare qui célébrait les effets de lumière de ses couchers de soleil. Et si Edimbourg, au contraire, a été baptisée « La Vieille enfumée », Venise, elle, est devenue « La Fiancée de la mer » par allusion à la cérémonie du mariage du doge avec l'Adriatique.

Rome demeure la « Ville aux sept collines ». Florence est « La Fille de Rome ». Cadix, pour les Espagnols, sera toujours « le Vaisseau de Pierre ». « La Ville blanche » désigne, en Russie, Moscou.

Et, en Amérique, « La Cité aux magnifiques distances » est une expression des plus familières, car il s'agit de Washington et du vaste plan de cette ville.

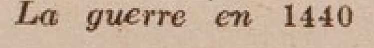
UN PUZZLE



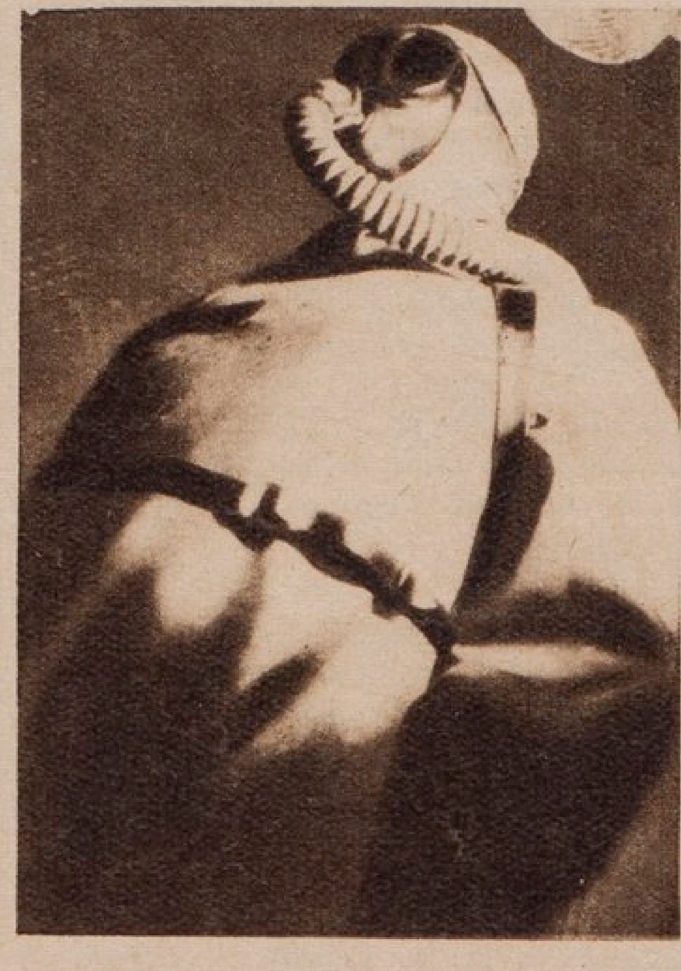
Découpez dans un morceau de papier noir épais, 4 morceaux de la forme du dessin n° 1, 4 du dessin n° 2 et 4 du dessin n° 3. Avec ces 12 morceaux, il s'agit de faire un octogone régulier.

RESSEMBLANCE





La guerre en 1440

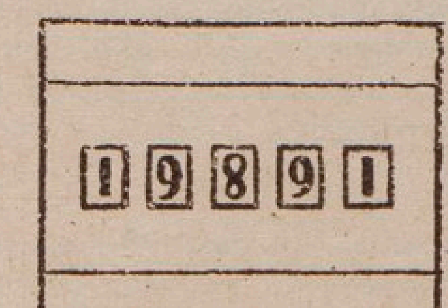


La guerre en 1940

L'ORIGINE DES EXPOSITIONS

C'est le Salon des peintres français, fondé en 1648, qui, un siècle et demi plus tard, en 1798, donna à François de Neufchâteau, ministre de l'Intérieur, l'idée d'organiser des manifestations analogues en faveur des produits de l'industrie. Idée remarquablement féconde. On se souvint, en 1900, de son promoteur, et il fut question de lui élever une statue... Ce projet n'eut pas de suites.

LE COMPTEUR KILOMETRIQUE



Le compteur totalisateur d'un automobiliste indique 16.861 kilomètres. Vous remarquerez que ce nombre reste le même si on le lit de droite à gauche.

Pouvez-vous répondre aux questions suivantes :

1° Combien le conducteur parcourra-t-il de kilomètres avant que le nombre indiqué au compteur puisse de nouveau, pour la première fois, être le même, lu de gauche à droite ou de droite à gauche ?

2° Combien a-t-il parcouru de kilomètres depuis que le phénomène s'est présenté la dernière fois ?

3° Combien de kilomètres parcourra-t-il avant que le nombre soit le même, lu correctement, ou retourné, le haut en bas ?

CHARADE

Enlevez-moi ma première lettre.
Enlevez-moi ma troisième lettre.
Enlevez-moi toutes mes lettres.
Et je serai toujours le même.

GRAINS DE SAGESSE

Peut-être ne faisons-nous le bien que parce que notre plaisir se trouve dans ce sacrifice.

Vauvenargues.

Le sacrifice peut naître dans toutes les âmes et le soleil se lève dans tous les pays.

Maurice Rostand.

Soyez meilleur : vous serez plus heureux.

de Levis.

Veux-tu être heureux sans être dupe ? fais le bien, et, pour toute récompense, compte sur toi seul.

Marie Valyère.

Le bien qu'on fait la veille fait le bonheur du lendemain.

Proverbe indien.

Oublions-nous : nous n'avons d'ennemis que nous-mêmes.

Anatole France.

RIONS

Le professeur. — Où est votre crayon ?

L'élève. — J'en ai pas.

Le professeur. — Je vous ai dit cent fois qu'on ne disait pas j'en ai pas : je n'ai pas de crayon, il n'a pas de crayon, nous n'avons pas de crayon, ils n'ont pas de crayon.

L'élève. — Alors, ousqu'ils sont tous passés, les crayons ?

●

Le professeur. — Quand a vécu Alexandre le Grand ?

L'élève. — Depuis sa naissance jusqu'à sa mort.

●

A Gascon, Gascon et demi.

Des Gascons racontent leurs hauts faits au cours de la bataille de Leuze.

— Moi, j'ai tué vingt hommes à moi seul.

— Moi, j'en ai tué au moins autant.

— Et moi, j'ai enfoncé trois escadrons !

— Et vous ne dites rien ? demande-t-on à un personnage de haute mine, connu pour sa bravoure.

— Moi, répond-il, j'y ai été tué !

(LES SOLUTIONS EN PAGE 15)

IMAGES — Hebdomadaire paraissant le Dimanche. — Publié par la Maison d'Edition AL HILAL. E. & C. Zaidan, Directeurs-Propriétaires. — Adresse : Poste Centrale - Le Caire. Bureaux : Au Caire : Immeuble Al Hilal, Rue El Amir Kadadar. Téléphone : 46064 (5 lignes). Alexandrie : 42, Rue Nébi Daniel. Tél. : 27412. — Abonnements : Egypte et Soudan (nouveau tarif) : P.T. 125 — Pays faisant partie de l'Union Postale Universelle : P.T. 150 (£ 1/11/-) — Autres pays : P.T. 170 (£ 1/15/-)